mission de France

LETTRE aux communautés

www.missiondefrance.fr

N° 295 - Mai - Juin 2018 - 8, 50 €

« Il faut donc se résoudre à accueillir la paix comme un combat, et non seulement comme une absence de violence. À vrai dire, le chrétien accueille la paix comme un chemin. Son horizon demeure le Royaume qui est déjà là et pas encore ».

Dominique Lebrun, archevêque de Rouen.

Communauté Mission de France
BP 101 - 94171 LE PERREUX SUR MARNE Cedex
Tel : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55
secretariat@missiondefrance.fr - missiondefrance.fr

L. A. C. - n° 295 Dites : « paix à cette maison »

DITES : « PAIX À CETTE MAISON »

- Construire la paix
- Qui veut la paix répare la terre
- Parce que Dieu s'est fait proche

Sommaire

ÉDITORIAL
Michel GROLLEAUD **1**

CONSTRUIRE LA PAIX
Alexis ADAM de MATHAREL **4**

PARCE QUE DIEU S'EST FAIT PROCHE
Dieudonné, Cardinal NZAPALAINGA **9**

LE DIALOGUE DES CROYANTS, CHEMIN DE PAIX
Dominique LEBRUN **16**

LA PÉDAGOGIE VECTEUR DE PAIX
Anne Le GUEN **21**

L'ACTION NON-VIOLENTE, UNE ÉCOLE D'HUMILITÉ
Patrick HUBERT **26**

GUERRE ET PAIX AU XX^E SIÈCLE
Jean-Philippe LANDRU **31**

AU CŒUR DES TOURMENTES, CHOISIS LA PAIX
Guy AURENCHE **37**

QUI VEUT LA PAIX RÉPARE LA TERRE
Martin de LALAUBIE **44**

NON-VIOLENCE, PHILOSOPHIE ET STRATÉGIE
Jean-Marie MULLER **50**

TOLSTOÏ, ROMAIN ROLLAND ET GANDHI
Marie-Françoise BERRENDONNER **55**

« JE VOUS LAISSE LA PAIX, JE VOUS DONNE MA PAIX » (*JN* 14,27)
Yves-Marie BLANCHARD **62**

ATHENAGORAS
Prière **68**

UN CHEMIN DE PAIX
Une carmélite de MAZILLE **69**

RACINES DE PAIX
Une carmélite de MAZILLE **73**

TROIS PRIX GONCOURT DÉNONCENT LA GUERRE
Nicolas RENARD **76**

RÉSONANCES : « JETEZ-NOUS EN PRISON, NOUS VOUS AIMERONS ENCORE »
Alain Le NÉGRATE **79**

Communauté Mission de France

La "Lettre aux Communautés", revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements… Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■

Lettre aux Communautés

Communauté Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne Cedex.

Tél : 01 43 24 95 95 - **Fax :** 01 43 24 79 55 - **Courriel :** secretariat@missiondefrance.fr - **Site :** www.missiondefrance.fr

Directeur gérant : Arnaud FAVART

Responsable : Nicolas RENARD

Comité de rédaction : Pierre CHAMARD-BOIS, Dominique DEVISSE, Arnaud FAVART, Gersende de VILLENEUVE, Michel GROLLEAUD, Bernard MICHOLLET, Guy PASQUIER, Nicolas RENARD, Matthieu FONTAINE

Relecture : Michel GROLLEAUD

Abonnements : Secrétariat **Photos** : Communauté Mission de France

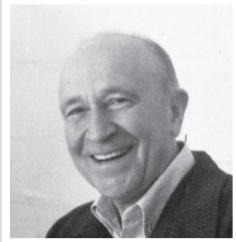
Réalisation : Agence Kaolin, 8 avenue du Maine, 75015 Paris, agencekaolin.com

Secrétaire de rédaction : Magali REBEAUD

Maquette : Arnaud TOMASSO

Correction : Cécile BENOISTON

Impression : Chevillon, Sens (89) - Dépot légal n° 469
N° commission paritaire : 1119 G 85660



ÉDITORIAL

Par Michel Grolleaud

« La vraie paix ne peut s'édifier que dans la confiance mutuelle » déclarait le pape Jean XXIII dans sa fameuse encyclique *Pacem in terris*, la dernière de son pontificat, promulguée le Jeudi saint, 11 avril 1963 – soit environ deux mois avant sa mort et alors que le Concile Vatican II battait son plein – tel un message solennel adressé non seulement à l'ensemble du peuple chrétien, mais aussi « à tous les hommes de bonne volonté ». Trente mois plus tard, Paul VI, son successeur, invité pour la première fois aux États-Unis, terminait son séjour par un grand discours, le lundi 4 octobre 1965, devant l'imposante Assemblée de l'ONU en lançant un vibrant appel : « Plus la guerre, jamais plus la guerre ! ».

On ne peut pas dire, hélas !, que ce cri pathétique ait été entendu. Bien sûr, l'Europe de l'ouest, grâce à la réconciliation de l'Allemagne et de la France aboutissant à la création de la Communauté Européenne, connaît encore une période de bonne entente, sinon de concorde, mais elle paraît une exception au vu des événements qui n'ont cessé de se succéder dans les autres continents, y compris en Europe de l'Est, depuis des décennies.

Et pourtant, ce n'est pas faute d'innombrables tentatives, de patients efforts, connus ou ignorés, et d'heureux résultats parfois, comme en témoigne, à l'entrée de ce numéro, Alexis Adam à partir de sa longue et rude expérience qui l'a conduit des Balkans et du Proche-Orient jusqu'en Indo-

nésie. Vient alors l'émouvant témoignage du Cardinal Nzapalainga, archevêque de Bangui, qui, face au déchaînement de la violence entre factions rivales, a réussi à réunir les principaux leaders religieux de Centrafrique pour apaiser hostilités et tensions jusqu'à permettre une visite de fraternité exemplaire du Pape François. Puis nous revenons en France avec Mgr Lebrun, archevêque de Rouen, qui, à la suite de l'assassinat du Père Jacques Hamel, nous livre une relecture évangélique des événements, en soulignant la voie du dialogue pour construire la paix. Viennent alors les témoignages de deux pédagogues en école et en collège. D'abord Anne Le Guen qui décrit en quoi consiste la « pédagogie institutionnelle », méthode éducative inspirée de celle de Freinet et développée par F. Oury. Puis Patrick Hubert nous fait part à la fois de son rôle de conseiller d'éducation et aussi de militant dans le cadre du MAN (Mouvement pour une Alternative Non-violente), notamment dans le combat international contre les armes nucléaires.

Avec Jean-Philippe Landru, nous voici dans l'histoire de la première moitié du 20e siècle dont il rappelle les grandes étapes, marquées principalement par les désastres sans précédent dus à des nationalismes aveugles et à d'impitoyables régimes totalitaires. Puis, riche de sa longue expérience d'avocat et de militant des Droits de l'homme, notamment pour l'abolition de la torture dans le monde, Guy Aurenche dénonce le « déboussolement » de notre époque, mais aussi les peurs et les préjugés qui divisent, tout en soulignant ces multiples efforts qui donnent espoir et en nous invitant à « célébrer les gestes de paix ». Martin de Lalaubie, quant à lui, conscient du défi écologique actuel, appelle à lutter contre les inégalités sociales et environnementales, car, à ses yeux, « réparer la terre » c'est construire la paix, une paix qui doit être intérieure pour être authentique et féconde. Il revient à Jean-Marie Muller, philosophe et l'un des pionniers de la lutte non-violente en France, d'exposer méthodiquement l'esprit de la Non-violence active. Tout naturellement alors, Marie-Françoise Berrendonner évoque ces grandes figures du combat politique non-violent que furent Tolstoï, Romain Rolland et Gandhi, à contre-courant des mentalités et des dirigeants de leur époque.

Yves-Marie Blanchard, théologien, nous livre une exégèse fouillée du terme paix – shalom – dans la Bible, essentiellement dans le Nouveau Testament, qui rend compte de la place centrale qu'occupe la paix, don de Dieu, dans l'enseignement du Christ et la vie en Église. La belle prière pour la paix du Patriarche Athénagoras ouvre une conclusion méditative en nous invitant à la totale dépossession de soi pour laisser agir en nous le souffle de l'Esprit. C'est alors aux carmélites de Mazille de nous entraîner dans leur réflexion et leur prière pour la paix à partir de leur expérience de vie communautaire. Enfin, Nicolas Renard nous révèle que les trois derniers Prix Goncourt constituent une dénonciation de la guerre, et Alain Le Négrate débusque des passages foncièrement évangéliques de Martin Luther King qui, dans le sillage de Gandhi, a découvert la valeur décisive du commandement chrétien de l'« amour des ennemis ».

PROCHAINS THÈMES :

N° 296 Un pape nommé François
N° 297 Les migrants

CONSTRUIRE LA PAIX

Par Alexis Adam de Matharel

Alexis vit actuellement à Chypre. Il a deux enfants.
Il travaille dans le domaine humanitaire et du développement depuis une quinzaine d'années et il gère actuellement un programme de résilience et de cohésion sociale dans le cadre de l'accueil de réfugiés au Liban, en Iraq et en Jordanie.

Cela fait plus d'une quinzaine d'années que je travaille dans le domaine humanitaire. J'ai pu voir à l'œuvre et/ou expérimenter des processus de construction de la paix – au Kosovo, en Macédoine ou à Aceh en Indonésie ; des processus de délitement avancée – à Jaffna, au Nord du Sri Lanka ; des états de conflit permanent – Palestine ou Somalie ; ou bien des conflits ouverts – Darfour, Syrie. La question que pose ce numéro est celle de la paix. Je ne suis pas un théoricien de cette vaste question, donc je ne m'attaquerai pas à une définition. Ce que je retiens de mon expérience de terrain est que la paix est bien fragile et je m'attacherai ici à essayer d'identifier quelques éléments nécessaires à la construction/préservation de la paix – ce qui est déjà un objectif extrêmement périlleux.

LA NÉGATION DE L'AUTRE

Ma première expérience concrète a été un volontariat en Palestine au milieu des années 90. Je me souviens d'une conversation avec deux Juifs religieux au pied du mur des lamentations me désignant les Palestiniens comme des non-humains, des êtres vivant dans un monde si éloigné du leur – alors qu'ils se croisaient tous les jours. Comment peut-on en venir à nier la dignité, et même l'existence d'un être dont on est le voisin ? J'en avais développé moi-même une aversion pour les Juifs d'Israël jusqu'au jour où, suite à un attentat palestinien visant des Israéliens, un camarade coopérant Français m'avait expliqué avoir célébré cette attaque en faisant autant de fois le tour de sa maison qu'il y avait de morts Israéliens. Cette anecdote agit alors sur moi comme un électrochoc et je me plongeais dans la lecture de Primo Levi pour mieux comprendre ce qui était arrivé au peuple juif, mais aussi comment la déshumanisation de l'individu pouvait se mettre en œuvre en identifiant un bouc émissaire, en le chargeant de tous les maux affectant une société/un peuple et en lui niant toute forme d'humanité.

Je fais un bond dans le temps pour me référer à ma dernière expérience – ma participation fin avril à la journée de dialogue avec la société civile organisée par l'Union Européenne dans le cadre de la deuxième conférence sur l'avenir de la Syrie à Bruxelles. On y parlait notamment accès aux zones humanitaires prioritaires – c'est-à-dire presque systématiquement celles encore tenues par l'opposition – lorsqu'un représentant de la Croix Rouge syrienne, organisme gouvernemental, a pris la parole pour rappeler que les souffrances des Syriens n'étaient pas exclusivement celles de populations vivant dans les zones d'opposition. J'ai été particulièrement sensible à cette intervention dans la mesure où j'ai soutenu à distance pendant deux ans et demi (de 2013 à 2015) une organisation syrienne qui ne travaillait que dans les zones gouvernementales et dont les vues quant au conflit étaient à l'opposé de ce que je pouvais écouter et lire dans les médias occidentaux. Ce fut une expérience radicale, éprouvante mais féconde.

J'ai assisté à des scènes surréalistes pendant lesquelles des collègues occidentaux expliquaient à mes collègues syriens ce qui se passait dans leur pays, dans leur ville et même dans leur quartier (« je l'ai vu sur la BBC ; je l'ai lu dans *Le Monde*) et

ce qui était bon d'en penser ! Voilà déjà une belle négation de l'autre lorsque celui-ci ne peut plus exprimer une vue différente, lorsque son propos, son expérience ne va plus dans le sens de notre perception et qu'on lui colle un jugement moral. Mais j'ai eu aussi des discussions tout aussi surréalistes avec des collègues syriens qui ne voyaient pas les souffrances de l'ensemble de la population et qui ne s'émouvaient que lorsqu'étaient touchés ceux qui leur étaient proches. La paix en Syrie est encore si loin, mais le jour où les parties en présence seront épuisées ou qu'un côté aura renoncé, comment imaginer la construction de la paix si une partie de la population ignore l'autre et ses souffrances, et réciproquement ?

RECONNAÎTRE LA SOUFFRANCE DE L'AUTRE

Dans un article de la *LAC* il y a quelques années, j'avais témoigné de mon expérience au Kosovo dans le cadre d'un programme de construction de la paix à Mitrovica. J'y parlais de l'exigence de justice comme condition nécessaire à la paix… condition nécessaire mais non suffisante. Il me semble que la construction ou la préservation de la paix passe aussi par la reconnaissance de l'humanité et des souffrances de tous, y compris de ceux qui sont désignés comme bourreaux de manière générique (je distingue ici les responsables politiques, militaires, etc. qui doivent répondre à la justice de la majorité de ceux qui les suivent).

J'avais expérimenté cela très concrètement à Mitrovica. Au printemps 2004, la majorité albanaise avait attaqué quelques enclaves peuplées de Serbes. Soudainement, la dynamique s'en trouvait bouleversée : les victimes étaient devenues bourreaux et inversement. Pendant plusieurs semaines, nos équipes serbes et albanaises s'étaient cantonnées dans leurs bureaux respectifs et il avait fallu de nombreuses sessions d'écoute pour faire en sorte qu'elles puissent retravailler ensemble. Ces sessions avaient notamment consisté à reprendre le fil de leur histoire récente, à ne pas nier leurs souffrances réciproques – notamment celles des Serbes – et à tisser un récit fragmenté, où chaque communauté n'avait pas la même interprétation ni la même vision de ce qui s'était passé mais acceptait d'entendre le récit de l'autre – exercice ô combien périlleux mais indispensable pour imaginer un avenir commun.

LE MIGRANT COMME BOUC-ÉMISSAIRE

Cet exercice de reconnaissance réciproque comme base de la construction de la paix, est aussi indispensable dans la préservation de la paix quand une société est confrontée à la crise économique et/ou à une crise identitaire et que la tentation est forte d'identifier des boucs émissaires – tentation qui est celle de l'Europe actuellement face à l'arrivée accrue de migrants. Tentation que je ressens aussi au Moyen-Orient lui-même, au Liban, en Iraq et en Jordanie (pays dans lesquels je travaille actuellement) face à l'afflux (bien plus) massif (qu'en Europe) de migrants/réfugiés. Le poids économique, la distorsion démographique et l'impact sur les équilibres communautaires et religieux sont sans commune mesure avec ce que nous expérimentons en Europe et fait peser un véritable danger pour la cohésion sociale de ces pays.

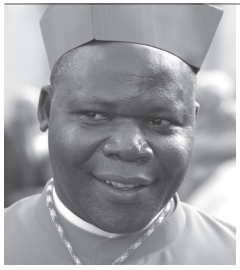
Au-delà des indispensables investissements financiers pour répondre à de tels défis et donner des conditions de vie dignes à tous, la clé de la préservation de la paix dans ces pays est un changement de discours et de perception des réfugiés – de ceux à qui l'on fait porter tous les problèmes que l'on rencontre. Que ce soit dans la vallée de la Roja, à Kirkourk au Kurdistan ou dans la Bekaa au Liban, si l'échelle est différente, l'enjeu est le même : donner les moyens aux migrants de ne plus être victimes, assistés et récipiendaires d'aide, mais d'être acteurs concrets de leur propre histoire, apportant leurs talents et leur créativité à la communauté qui les accueille. Mais l'enjeu est aussi de ne pas nier les craintes et les angoisses des populations qui se trouvent forcées d'accueillir ces personnes et qui perçoivent leur présence comme une menace. Cela passe aussi par une écoute, une acceptation de leur perspective sans jugement moral et de trouver des lieux pour se rencontrer, initier des actions communes, concrètes.

Parfois la paix peut se faire de manière contrainte, dans des circonstances exceptionnelles : c'est parce que le tsunami a dévasté la province d'Aceh que le mouvement séparatiste GAM et le gouvernement indonésien se sont trouvés contraints de collaborer ensemble et qu'une résolution a été trouvée en août 2005, neuf mois après le tsunami. Ce sont aussi des occasions à saisir. Je me souviens de l'anecdote racontée par l'évêque chaldéen d'Alep au tout début de la crise syrienne.

Les bombardements qui avaient touché l'est de la ville avaient alors forcé les habitants de quartiers populaires sunnites à se réfugier dans des quartiers bourgeois majoritairement chrétiens (un peu comme si les habitants de Trappe migraient vers les beaux quartiers de l'ouest parisien). Les communautés catholiques se sont alors mobilisées pour venir en aide à ces populations. L'évêque a admis ne jamais avoir eu de proximité auparavant avec ces habitants et avoir changé de regard sur eux.

CHANGER DE REGARD

En conclusion, je dirais que de mon humble expérience, il me semble que la clé se trouve dans la capacité de chacun(e) à changer de/son regard, de perspective… Et pour nous de trouver les moyens qui déclenchent un tel changement, puis d'accompagner ce processus. Au bout de ces quinze années, je suis devenu extrêmement réfractaire à tout type d'idéologie et je crois en des actions très pragmatiques et concrètes au niveau individuel et communautaire, auprès de ses proches, de ses voisins, dans son quartier… En espérant un ruissellement et une mobilisation par la base, et que certains de ces voisins, collègues, etc. puissent aussi accéder à des responsabilités (peut-être nous ?). Il y a quinze ans, j'ai travaillé avec une bande de jeunes serbes et albanais ayant encore la fibre nationaliste mais avec une minuscule ouverture dans laquelle on pouvait s'engouffrer et travailler sur le long terme à un changement de regard. Quinze ans plus tard, ces jeunes gens sont devenus : député, conseiller auprès du Maire de Mitrovica, délégué auprès de l'Union Européenne, etc. Je suis certain que dans les décisions qu'ils prennent et qui concernent leur communauté, ils portent et transmettent l'ouverture qui a été la leur. Quand j'écoute les nouvelles françaises et la tentation de repli qui nous guette, je garde espoir en pensant à eux.



PARCE QUE DIEU S'EST FAIT PROCHE...

Par Dieudonné, Cardinal Nzapalainga

Dieudonné, Cardinal Nzapalainga est archevêque métropolitain de Bangui. Il est entré en 1997 dans la congrégation du Saint-Esprit, a été ordonné prêtre en 1998. Il a été nommé administrateur apostolique de l'archidiocèse de Bangui en 2009, puis ordonné évêque en 2012. Il a accueilli le Pape François à Bangui en novembre 2015. Il a été créé cardinal en novembre 2016.

La foi chrétienne nous projette dès ici et maintenant vers l'aboutissement de notre espérance, cet ailleurs que nous sommes appelés à accueillir et à mettre en œuvre dans l'attente de son ultime réalisation. Accueillir le Dieu de l'alliance, Dieu d'amour et de miséricorde qui, en Jésus-Christ, se fait proche de nous, recèle des conséquences existentielles d'une gravité inouïe, entre autres la possibilité de vivre la fraternité universelle, de témoigner d'une solidarité, d'une compassion, d'une amitié par-delà les appartenances claniques, ethniques et religieuses. Telle est cette profonde conviction qui fonde notre engagement, l'Imam Kobine Layama, le Pasteur Nicolas Guerekoyame et moi-même, pour la paix et la réconciliation en Centrafrique, suite au dernier conflit militaro-politique qui a

dangereusement déstabilisé le pays.
Parlons d'abord de cette crise pour en appréhender la nature et les mobiles réels qui sont très éloignés de ceux que certains médias ont souvent véhiculés. Ensuite, nous méditerons d'une manière plus approfondie le mystère de la proximité du Dieu d'amour comme matrice de la possibilité ininterrompue de vivre-ensemble, même au cœur d'un conflit dont l'envergure semble inspirer le désespoir en l'avenir.

EN CENTRAFRIQUE, DIEU N'A ENVOYÉ PERSONNE FAIRE LA GUERRE CONTRE SON COMPATRIOTE

Le Centrafrique est un pays territorialement vaste mais peu peuplé comme l'indiquent les chiffres suivants : environ cinq millions d'habitants pour un territoire grand de 623 000 km^2. Les premières élites, Barthélemy Boganda (1910-1959) en l'occurrence, voulurent que ce soit une terre de vivre-ensemble, de réunification, une fédération de plusieurs peuples : d'où le passage, le 1er décembre 1958, de l'ancienne dénomination, Oubangui-Chari, à l'actuelle, République Centrafricaine. Le projet n'a certes pas abouti mais le fondateur du Centrafrique avait vraiment jeté les bases d'une nation prospère et harmonieuse. Malheureusement, après sa disparition tragique[1], le passage de relais n'a pas été convenablement assuré : nous n'avons presque jamais vécu conformément aux idéaux qui doivent caractériser l'âme de ce pays, à savoir l'unité, la dignité, le travail et encore les cinq verbes d'après lesquels Barthélémy Boganda voulut que nous orientions les réflexions et les réalisations politiques, nourrir, vêtir, loger, soigner et instruire. Le fait d'avoir mal assumé ce précieux héritage ou de ne pas avoir su le transmettre, voire l'actualiser, entraîna progressivement le pays sur la pente glissante au bout de laquelle surgirent les crises récurrentes qui ruinèrent l'harmonie de notre peuple. *Grosso modo*, on peut le dire, la mauvaise gouvernance et ses corollaires expliquent les crises centrafricaines.
La mauvaise gouvernance s'est souvent manifestée, d'abord par une forte propension au clanisme et au régionalisme. Ces derniers s'avèrent dange-

1. Dans un accident d'avion le 29 mars 1959.

reusement corrosifs surtout lorsque les dirigeants qui les privilégient n'associent à la gestion du pays que des membres de leur ethnie, de leur clan ou de leur région, à l'incompétence notoire ou au profil médiocre. Depuis quelques décennies, clanisme et régionalisme constituent vraiment le mal profond qui détériore la cohésion sociale en République Centrafricaine.

Ensuite, il convient d'évoquer la négligence et la non-considération du sort des populations des provinces et des régions reculées par rapport à la capitale Bangui. En effet, pendant plusieurs décennies, plus des trois-quarts du pays ont été abandonnés à eux-mêmes : ces régions n'ont bénéficié d'aucun investissement, d'aucune politique conséquente en faveur de la santé, de l'éducation, de l'amélioration de la condition de vie des personnes, pour ne citer que cela. Pendant ce temps, toutes les œuvres, tous les efforts n'étaient réalisés qu'au bénéfice de la ville de Bangui. Non seulement une telle politique a engendré l'accroissement global du taux d'analphabétisme, le délabrement avancé des infrastructures à l'intérieur du pays mais encore, elle a suscité une grande frustration de la part des populations oubliées. En parlant de frustration, je voudrais aussi mettre en évidence celle de toutes ces personnes qui, nonobstant leurs qualifications et leurs potentialités, ne se voient jamais offrir la chance d'être associées à la gestion de la chose publique. Que dire du sort de la jeunesse dont la population est la plus importante en Centrafrique ? Elle est sacrifiée dans la mesure où aucune politique éducative et culturelle n'est mise en œuvre pour lui garantir un sain épanouissement. Désœuvrée, la jeunesse locale constitue une sorte de réservoir de main d'œuvre potentielle pour les rébellions qui gangrènent la marche du pays.

Tous ces maux suscités par la mauvaise gouvernance ont favorisé l'éclatement des nombreux conflits militaro-politiques que le pays a connus jusqu'à celui, le plus terrible certainement, du 24 mars 2013.

LA CRISE DE 2013 : DU JAMAIS VU !

L'origine de la crise du 24 mars 2013, la plus terrible que le Centrafrique ait connue jusqu'alors, peut s'expliquer par des facteurs autant endogènes qu'exogènes.

En effet, le pays souffrait alors de ne pas disposer d'une armée capable de sécuriser l'ensemble du territoire. De nombreuses hordes de brigands et de prédateurs en profitaient pour s'y installer et exploiter illégalement les richesses dont regorge la terre centrafricaine : le diamant, l'or, les défenses d'éléphants, etc.

Les nombreuses rébellions qui se constituaient dans les provinces avaient amené celles-ci à souvent solliciter les services de mercenaires étrangers pour parvenir à leurs fins politiques ou mercantiles. Ainsi en fut-il de la *Seleka*, coalition de plusieurs groupes armés, qui renversa le pouvoir en place par un coup d'état le 24 mars 2013. Beaucoup des mercenaires de cette rébellion, il faudrait le dire, se payaient au prix du sang : pillages, rapts, meurtres froids, vols à main armée… Détail important, la plupart de ces soldats ne parlaient qu'arabe. Ainsi, parce qu'ils conversaient en arabe et préféraient n'entrer en relation qu'avec des autochtones parlant la même langue qu'eux et parce que, pillant les biens de l'État ou d'autrui, ils préféraient s'établir avec le butin ou le cacher chez leurs coreligionnaires, la population de croyance musulmane fut accusée d'être en complicité avec la Seleka. Or, en réalité, tous les Centrafricains musulmans n'ont pas cautionné la rébellion. Nombreux sont ceux qui furent aussi menacés, pillés, rejetés et maltraités, à l'instar de l'Imam Kobine Layama, malgré sa qualité de Président de la Communauté musulmane de Centrafrique. À Bambari (ville située au centre-ouest du Centrafrique), prêchant à ses coreligionnaires, l'Imam les invita à prier pour que la Seleka ne réussisse pas à conquérir la ville. Malheureusement Bambari fut conquise par les pillards et deux jours plus tard, les rebelles molestèrent l'imam et le traînèrent dans la ville.

Les pillages, dans les décennies précédentes, étaient surtout dirigés, dans un élan vengeur, vers les biens de l'État ou de ceux qui y occupaient d'importantes responsabilités. Mais avec la crise de 2013, même les paysans et les pauvres gens ont été pillés. La gestion du pouvoir en 2013 a laissé croire à de nombreuses personnes que la crise était religieuse. En effet, comme pour étayer cette présomption, on soulignait le fait que sur les 16 préfets nommés alors, plus des trois-quarts étaient de confession musulmane. Un autre élément conduisit à soulever la question identitaire :

parler la langue sango, surtout pour un individu dont l'apparence physique faisait penser à un étranger, suffisait généralement à signifier voire à justifier sa nationalité centrafricaine. Il s'avéra que certains des dignitaires de l'État sollicitaient des traducteurs pour pouvoir communiquer en sango. Tout cela engendra cette fausse interprétation de conflit communautaire et identitaire et surtout, naquit une virulente frustration qui ne tarda pas à soulever la répression sanglante des Anti-Balaka (ou Anti Balles AK).

La grande offensive de ces derniers contre la Seleka fut organisée le 5 décembre 2013. Les Anti-Balaka sont des jeunes qui se regroupèrent pour défendre d'abord leur village, ensuite leur région et finalement leur pays. Jamais ils n'ont été mandatés par des leaders chrétiens. Ils ont juste été guidés par le souci de se défendre puis de se venger et enfin de se rétribuer. Certains s'en sont très violemment pris à la communauté musulmane. Voilà succinctement décrits les traits caractéristiques du dernier conflit centrafricain : il ne s'agit pas d'un conflit religieux mais d'une situation fondamentalement issue de la mal-gouvernance par les autorités politiques. Le conflit provoqua la création de la plate-forme interconfessionnelle dont les activités se poursuivent toujours.

LA PLATE-FORME INTERCONFESSIONNELLE

Au mois de décembre 2012, cinq jours après le déclenchement de l'offensive de la Seleka en direction de Bangui, j'ai reçu la visite de l'Imam Kobine Layama et du Pasteur Nicolas Guerekoyame. Ayant pressenti l'ampleur de la catastrophe qu'une telle guerre pourrait provoquer et surtout, ayant perçu la probabilité qu'elle soit assimilée à un conflit confessionnel, nous avons décidé d'agir ensemble et en toute urgence. Dans la déclaration commune que nous avons publiée, nous avons rappelé l'histoire du Centrafrique, pays ayant toujours été profondément caractérisé par l'unité dans la diversité et n'ayant jamais connu de conflit de religion. Nous avons expressément mentionné qu'en aucun cas ni la Bible ni le Coran ne recommande de voler et de tuer. Nous avons rédigé une sorte de « lettre pastorale » comportant des références du Coran et de la Bible. Nous l'avons adressée au Président d'alors, M. François Bozize. Puis tous les trois,

nous avons parcouru le pays afin de sensibiliser la population, nous nous sommes rendus à l'étranger afin de diffuser notre plaidoyer, tout cela en vue de la pacification du pays.
La plate-forme poursuit aujourd'hui ses activités par le truchement du secrétariat qui a été mis en place. Il s'agit d'un lieu d'action commune entre les musulmans, les catholiques et les protestants. Nos actions comportent les piliers suivants : défendre le peuple, consoler le peuple, soutenir le peuple, lui être proche dans ses heures de tourments.

Cet engagement en faveur de la paix et du vivre-ensemble repose, pour ce qui me concerne particulièrement, sur la foi au Dieu d'amour qui a fait alliance avec toute l'humanité.

LE DIEU D'AMOUR FAIT ALLIANCE AVEC NOUS

Jésus Christ s'est incarné et nous a ainsi révélé l'immensité de l'Amour de Dieu : ce n'est pas une abstraction mais un acte unique et vrai. Quand par le baptême on devient ami de Jésus et de surcroît lorsqu'on reçoit de lui la charge pastorale, comme lui on fait alliance avec son peuple. Dès lors, si Jésus donne sa vie pour que vive son troupeau, comment ne pas vouloir donner la sienne ? Durant son ministère public, Jésus nous a révélé l'image d'un Dieu qui est proche de l'homme comme l'homme ne pouvait auparavant se le représenter, un Dieu qui console, qui essuie les larmes, qui pleure[2]. Dans la parabole du bon Berger[3], il nous apprend qu'il incombe au pasteur de défendre ses brebis au péril de sa vie. La Parole de Dieu a réellement été le ferment de mon engagement aux côtés de mes pairs leaders religieux.

Ainsi, quand le Pasteur Nicolas Guerekoyame fut injustement arrêté parce qu'il s'est ouvertement exprimé au nom de la vérité, je me suis également fait prisonnier en signe de communion à son engagement et à sa souffrance. Il me vint alors en tête la confidence de Saint Paul : « Je me suis fait

2. *Jn* 11, 35 ; 2 *Co* 1, 4.
3. *Jn* 10, 1-21.

prisonnier pour le gagner au Christ. » De même, quand il s'est agi d'accueillir et héberger l'Imam Kobine Layama et sa famille à l'archevêché, j'étais aiguillonné par la foi au Dieu de l'alliance : le Dieu de l'alliance est le Dieu de toute l'humanité, quelle que soit la diversité qui la caractérise. L'Imam venait de tout perdre ; du fait de son engagement au nom de la justice et de la vérité, il était menacé de mort, lui et les membres de sa famille.

Toutes ces expériences ont affermi ma perception de la catholicité : elle implique l'universalité, la considération de tous les hommes, toutes les femmes, comme créés à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Cette conviction était partagée par mes pairs leaders religieux ; nous n'avons pas hésité à nous rendre au milieu des loups (à l'intérieur du pays) pour recueillir les souffrances, les maux, les cris et les pleurs des populations. Nous n'étions animés par aucun prosélytisme mais le seul désir de manifester la tendresse et la proximité du Dieu d'amour pour son peuple. Nous avons pleuré avec ceux qui pleurent, souffert avec ceux qui souffrent, au nom de notre foi au Dieu unique, Dieu de l'alliance.

LE DIALOGUE DES CROYANTS, CHEMIN DE PAIX ?

Par Dominique Lebrun, archevêque de Rouen

Dominique Lebrun est archevêque de Rouen, le diocèse auquel appartenait le Père Hamel qui a été assassiné en juillet 2016.

Il m'arrive d'être interrogé sur les fruits de l'assassinat du Père Jacques Hamel. Des personnes, avec une foi ardente, pensent sans doute aux « fruits » de la mort de Jésus-Christ. La chose n'est pas si simple. Une mort violente reste une chose affreuse, et les proches en savent quelque chose. La colère engendre des blessures et a, elle aussi, ses suites. L'Écriture dit que les femmes demeuraient « saisies de crainte », « saisies de frayeur » devant le tombeau vide (*Lc* 24, 5 ; Mc 16, 5). Même à l'annonce de la résurrection par « le jeune homme vêtu de blanc », « elles sortirent et s'enfuirent du tombeau, parce qu'elles étaient toutes tremblantes et hors d'elles-mêmes » (*Mc* 16, 5.8).

Cependant, des lumières s'allument précisément là où les blessures semblent béantes. L'une de celles-ci porte sur les religions et leurs relations

plus ou moins tumultueuses. Qui n'a pas entendu cette interpellation répétée après chaque attentat de l'État islamiste : « Vous voyez bien que les religions engendrent la guerre ? » À l'appui de ce que les croyants reçoivent forcément comme un reproche, reviennent les mots de « croisade », « inquisition », « guerre de religion », au risque d'anachronismes patents ou d'analyses simplistes. Mais le fait est là : la violence se drape encore de religieux. Est-ce seulement une apparence ?

LES RELIGIONS, FACTEURS DE PAIX ?

S'il est un fruit de l'assassinat du Père Jacques Hamel, c'est paradoxalement la grâce de mieux entendre ces affirmations. Les croyants de différentes confessions vivent bel et bien des oppositions, voire des contradictions. Rappelons-en quelques-unes qui touchent le cœur de la foi chrétienne : Jésus est le Messie pour les chrétiens, il ne l'est pas pour la communauté juive ; Jésus est un prophète pour les musulmans, il est Dieu lui-même pour les chrétiens.

Plus les croyants accordent d'importance à leur foi, plus ces oppositions ne risquent-elles pas d'engendrer des conflits ? On pourrait penser qu'il s'agit d'idées et seulement d'idées, et qu'entre personnes civilisées il n'y a pas de raison de se faire la guerre pour des idées. Il faut entendre la folie de ceux qui croient donner leur vie pour Dieu en tuant les autres, et qui ne font que profaner Dieu et suivre une fausse image de Dieu, masquée derrière la violence du cœur de l'homme. Cette violence ne nous guette-t-elle pas tous d'une certaine manière ?

Plus simplement, on peut constater que la foi religieuse entraîne des comportements propres à cette foi, des gestes cultuels et aussi des mœurs en conformité avec elle. Nous savons les débats qui agitent notre société en ce domaine. Elle a cherché un temps (et cherche encore) à renvoyer à la sphère privée toute manifestation religieuse. Le croyant sait qu'il ne peut se dispenser de vivre sa foi en communauté et de la traduire en actes, donc dans le domaine social ou sociétal. Le comportement des croyants risque donc de se heurter en raison même de la diversité des normes que chacune des religions peut vouloir pour la vie commune.

La laïcité apporte une partie de la réponse en gérant le pluralisme et en aménageant les libertés

personnelles et collectives. Elle ne satisfait pas ceux qui ont une ambition plus haute pour la vie commune. Parmi eux se trouvent les croyants qui souhaitent légitimement faire partager leur vision du bonheur tel que leur religion le propose à eux et à l'humanité. C'est, en tous les cas, le désir des chrétiens dont la charité les pousse à annoncer et partager la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, selon son ordre : « Allez dans le monde entier. Proclamez l'Évangile à toute la création. Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; celui qui refusera de croire sera condamné. » (*Mc* 16, 15-16)

LE COMBAT POUR LA PAIX

Pour le chrétien, les oppositions ne peuvent être balayées d'un revers de main en invitant tout croyant à adopter la loi d'amour de Jésus qui serait chemin de paix. Cette loi, au témoignage de sa propre vie, a-t-elle engendré seulement concorde et sérénité ? À l'évidence non. Le Pape François commence son exhortation sur la sainteté par cette affirmation évangélique : « Soyez dans la joie et l'allégresse (*Mt* 5, 12), dit Jésus à ceux qui sont persécutés ou humiliés à cause de lui. » On pourrait multiplier les citations dans lesquelles Jésus annonce des tribulations guère annonciatrices de paix : « Croyez-vous que je sois venu apporter la paix sur la terre : je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. » (*Mt* 10, 34)

Il faut donc se résoudre à accueillir la paix comme un combat, et non seulement comme une absence de violence. À vrai dire, le chrétien accueille la paix comme un chemin. Son horizon demeure le Royaume qui est déjà là et pas encore. C'est dans cet « espace » qu'est le chemin qu'il faut chercher la manière dont Jésus nous laisse sa paix : « Ce n'est pas à la manière du monde que je vous la donne. » (*Jn* 14, 27)

La manière dont Jésus nous apprend à bâtir la paix est le dialogue, singulièrement entre croyants de religions différentes. Les événements du monde, en particulier au Moyen-Orient, comme la réalité d'une communauté musulmane proche, bousculent notre manière d'envisager ce dialogue. De lointain, il se fait prochain. De questions théoriques nous passons à des réalités concrètes : comment j'aime celui que Dieu, en Jésus, aime et me recommande d'aimer, y compris lorsqu'il prend les traits d'un ennemi : « Vous avez appris qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haï-

ras ton ennemi. Eh bien ! Moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, et priez pour ceux qui vous persécutent, afin d'être vraiment les fils de votre Père qui est aux cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, il fait tomber la pluie sur les justes et sur les injustes. » (*Mt* 5, 43-45) ?
Le dialogue est un chemin pour aimer, le chemin adopté par Dieu lui-même pour appeler l'humanité au salut. Il est le contraire de l'indifférence tant de fois dénoncée par le Pape François (cf. *La Joie de l'Évangile* nº 54). Le dialogue entre les croyants de religions différentes est indispensable. Ce n'est pas une option pour le chrétien. Y renoncer serait sortir du plan divin. Mais le dialogue commence par accepter la division qui habite le cœur d'hommes et de femmes créés pour être rassemblés.

CONSTRUIRE LE DIALOGUE POUR BÂTIR LA PAIX

Le dialogue n'est pas donné une fois pour toutes. Il se construit et s'entretient à partir d'un désir, celui de rejoindre les sentiments même de Jésus-Christ (cf. *Ph* 2, 5), et d'un constat humble voire humiliant, celui de notre propre péché.
Jésus, le Fils, s'accroche à l'amour du Père pour aller jusqu'au bout de l'amour. Son Père lui a donné toute l'humanité à aimer et à sauver. Pour cela, il s'est fait homme, s'unissant ainsi à chaque personne, lui révélant sa capacité divine à aimer. Est-il si difficile de considérer ainsi notre mission à la suite de Jésus ? L'amour n'existe pas sans la liberté qu'incarne le dialogue où chacun entend ou n'entend pas, répond ou ne répond pas. En croyant à l'incarnation, je crois que toute personne humaine abordée et accueillie dans l'Esprit Saint me révèle Celui qui m'entraîne vers elle. Elle le fait par son existence, ses qualités et son amour, sa recherche et ses affirmations auxquelles je ne peux adhérer mais qui m'invitent à approfondir ma foi.

L'assassinat du Père Jacques Hamel m'a lié d'une manière définitive aux protagonistes actuels de notre société dans ses dimensions humaines, laïques et confessantes. Ce sont les proches du prêtre, sa famille, ses collaborateurs et amis paroissiaux. Ce sont également la communauté musulmane et les familles des assassins, mais aussi les forces de l'ordre comme les responsables de la vie politique locale ou nationale. Cesser le

dialogue entre nous serait donner raison au Prince de ce monde qui a orchestré cet attentat. Je peux témoigner que chaque dialogue enrichit mon expérience personnelle, me fait grandir dans ma foi. Si le chrétien peut difficilement s'extraire du dialogue, il sait qu'il doit combattre en lui ce qui le défigure ou le tue. La tentation du bouc émissaire qui fait de l'autre le responsable de tous mes maux, sinon de tous les maux, n'est jamais loin. J'entends alors quelques paroles du Bon Pasteur qui s'est fait l'Agneau de Dieu, l'Agneau sacrifié et que je célèbre à chaque eucharistie, annulant à jamais les sacrifices expiatoires autres que le sien. Sans aller jusqu'à rendre l'autre responsable du mal, il peut nous arriver d'en déformer ou d'en stigmatiser tel ou tel aspect, à partir de comportements peu amènes. J'ai aussi eu quelques pensées dures au lendemain de la mort du Père Jacques Hamel vis-à-vis de musulmans dont la réaction ne me convenait pas. Plusieurs mois plus tard, j'ai entendu l'un d'entre eux dire : « Nous avons eu peur que les catholiques ne nous aiment plus. » Je ne suis pas fier d'avoir ignoré cette peur qui a engendré les comportements que je désapprouvais, d'autant qu'elle était alimentée par des réactions de chrétiens, peut-être les miennes aussi.

*

Dans l'aventure difficile de l'attentat du Père Jacques Hamel et de ses suites, les dialogues n'ont pas manqué entre croyants de religions différentes. Le dialogue de vie continue entre les voisins, et celui-ci est sans doute le plus important quoique peu mesurable. L'un des plus beaux dialogues pour moi a été la rencontre de Roseline, sœur du prêtre, et de la Maman de l'un des assassins. Les deux sont tombées dans les bras l'une de l'autre, partageant leur douleur de femmes. Il ne m'appartient pas de rapporter ce dialogue intime. Mais comment ne pas garder précieusement l'affirmation de la Maman impuissante devant les raisonnements guerriers de son fils radicalisé : « Je ne suis pas instruite de ma religion mais je lui disais toujours : comment Dieu qui nous a tous créés voudrait-il que les hommes s'entre-tuent ? » Pouvons-nous dire semblablement : comment Dieu, Père, Fils et Esprit Saint, qui est le dialogue personnifié, voudrait-il autre chose que le dialogue entre ceux et celles qui le cherchent ?

LA PÉDAGOGIE, VECTEUR DE PAIX

Témoignage recueilli auprès d'Anne Le Guen par Gersende de Villeneuve

Anne le Guen est enseignante en école publique près de Lannion, en classe de CE2/CM1. Elle pratique la pédagogie institutionnelle. Anne est mariée et maman de trois adolescents.

La pédagogie peut-elle être vecteur de paix ? Je le crois profondément. Paix pour l'adulte citoyen que l'enfant deviendra, s'il a pu expérimenter l'apprentissage bienveillant d'un vivre-ensemble. Mais également, je le vois tous les jours, paix que l'enfant, l'enseignant et le groupe peuvent ressentir dans la classe.

LA PÉDAGOGIE INSTITUTIONNELLE

Je suis enseignante depuis 20 ans et j'ai toujours voulu prendre en considération la différence de chaque enfant. Mais à un moment donné je me noyais complètement à tenter d'inventer une pédagogie différenciée. C'est alors que j'ai rencontré l'institutrice de l'un de mes enfants, qui

pratiquait la pédagogie institutionnelle. Je suis allée en observation dans sa classe, et j'ai mesuré à quel point, avec cette méthode, chaque enfant pouvait développer son individualité dans le groupe. Cette pédagogie dite « active » incite l'enfant à devenir acteur de ses apprentissages. La classe est un lieu de repères, de sécurité, qui lui permet de se situer et de se constituer.
Cela fait maintenant 12 ans que je travaille en pédagogie institutionnelle (PI). Développée par Fernand Oury (1920-1988), cette méthode est assez proche de celle de Freinet.

• Le conseil

La clé de voûte de la PI est le conseil, qui a lieu pendant 20 minutes, deux fois par semaine. Tout le monde est présent et peut poser des questions, mais pour prendre la parole, il faut s'inscrire. C'est très institutionnalisé. Les enfants qui souhaitent parler s'inscrivent à l'une des rubriques suivantes : propositions, informations, questions, critiques et félicitations. Le conseil, présidé par l'un d'entre eux, permet d'organiser la vie de la classe et de gérer les problèmes, quels qu'ils soient. Toutes les questions et toutes les propositions sont respectables, tout est sujet à débat. Le pouvoir n'est plus détenu par le seul adulte-enseignant, mais par l'ensemble de la classe. Le maître garde cependant un droit de veto (exemple : si les enfants veulent modifier les dates des vacances).
On s'assoit en cercle, le président donne la parole, un enfant s'exprime, puis le président demande s'il y a des questions ou des commentaires. Le président doit gérer la circulation de la parole, mais aussi le temps. Cet exercice apprend aux enfants à accepter la frustration, car le temps tourne et tous ne peuvent pas parler. Je ne reprends jamais les élèves sur leur langage quand ils s'expriment pendant le conseil, afin de ne pas les museler.

Un enfant a posé récemment la question au conseil : « Est-ce qu'on peut critiquer la maîtresse ? » J'ai répondu que oui, à partir du moment où c'était justifié. Une critique doit être, si possible, accompagnée par une proposition. Discuter et décider ensemble est source d'apaisement. Je ne suis pas seule à porter la cohésion du groupe. Je me mets le moins possible en dualité avec l'enfant, afin de ne pas développer d'affectif. Cela n'empêche évidemment pas l'affection, mais permet une distance plus juste avec l'enfant. Par exemple si un élève " met le bazar " dans la classe,

ce n'est pas mon problème, mais celui du groupe. Il existe d'autres espaces de parole tels que le « quoi de neuf » qui dure environ 15 minutes et se tient lui aussi deux fois par semaine. L'enfant peut y dire ce qu'il veut, ce qu'il a sur le cœur et qu'il a envie de partager avec les autres. Parfois l'enfant a tellement envie de dire quelque chose qu'il ne se sent pas disponible pour travailler. Cela peut aller de la nouvelle paire de baskets au week-end chez papy ou à la mort du hamster.

Tous les lundis, les grands de la classe se réunissent et se répartissent les différentes présidences de la semaine.

• Les ceintures

Les élèves sont répartis selon un système de ceintures, comme au judo, pour les apprentissages et le comportement. Cela permet que chacun puisse être respecté là où il en est de son développement. Chaque couleur induit un certain nombre de droits et de devoirs. Je n'attends pas de l'enfant qui est « ceinture blanche » un comportement d'agir comme un jaune. Il est respecté pour ce qu'il est. Mais les enfants sont fiers de grandir !

Le changement de ceinture se fait à leur demande, lorsqu'ils sentent qu'ils ont grandi. Ils en parlent alors aux plus grands et à leur chef d'équipe, pour évaluer s'ils peuvent changer de couleur. J'en discute lors des réunions que j'ai avec les chefs d'équipe de la classe. Changer de ceinture est valorisant, mais induit une plus grande exigence à leur égard, et plus de responsabilités à assumer.

Certains enfants sont très sages, mais transparents. Être sage n'est pas nécessairement une preuve de maturité. Être grand c'est savoir exposer son avis, s'impliquer, prendre des initiatives.
Je trouve le système de ceinture à la fois juste et stimulant : l'enfant est incité à grandir, grâce à la dynamique du collectif, mais il le fait à son propre rythme. Les grands sont fiers de servir de modèle pour les petits et de prendre soin d'eux. C'est important (même pour nous adultes) d'avoir des gens à admirer, qui nous tirent vers le haut.

• Les métiers

La classe fonctionne avec une série de métiers que nous listons ensemble en début d'année. L'enfant entre vraiment dans la dynamique de la classe quand il a un métier. Cela lui donne un

statut et le pouvoir d'annoncer à n'importe qui, y compris à un plus grand que lui : « C'est moi qui ai ce métier-là, tu n'as pas à me dire comment le faire. »

Nous avons un « menu » au tableau qui annonce le programme de la journée. Un carillon est suspendu, l'enfant qui en a le métier le fait sonner afin d'annoncer le temps suivant. Tout est très défini, institutionnalisé. Je dois moi aussi me plier aux règles et aux horaires qui ont été définis. On peut décider collectivement, lors du conseil, de désinstitutionnaliser certaines pratiques. Mais les lois fondamentales sont intouchables : je ne me moque pas, je demande la parole avant de parler et j'écoute celui qui parle.

TRAVAIL EN ÉQUIPES ET SOCIOGRAMME

Je travaille en îlots de travail, avec un chef d'équipe pour chaque îlot. Afin de désigner les chefs d'équipe, qui doivent être volontaires et titulaires au minimum de la ceinture jaune 2 en comportement, je réalise un sociogramme. Je pose six questions à l'ensemble des enfants, en leur proposant à chaque fois d'indiquer deux prénoms :
À qui veux-tu bien obéir ? À qui ne veux-tu pas obéir ? (Les noms des chefs volontaires potentiels sont inscrits au tableau.)
Avec qui veux-tu bien travailler ? Avec qui ne veux-tu pas travailler ?
Avec qui aimes-tu jouer ? Avec qui n'aimes-tu pas jouer ?

Grâce à leurs réponses, je constitue des équipes de travail (CE2-CM1 mélangés). Je refais ce sociogramme trois fois dans l'année. J'accompagne beaucoup les chefs d'équipe et suis vigilante aux abus de pouvoir.

À la fin de la journée je propose un mini-bilan émotionnel : avec sa main, chaque enfant s'exprime par « orage » (poing fermé), « mitigé » (main à moitié ouverte) ou « soleil » (main ouverte). Je donne systématiquement la parole aux « orages ».

Dans l'école nous avons mis en place un système de *conseil de délégués inter-classes*, qui a lieu tous les mois et demi. Ces conseils traitent les

problèmes de l'école en général et se basent sur les mêmes rubriques. Cela amène beaucoup de dialogue au niveau de l'équipe pédagogique.

MISE EN PLACE DE LA PÉDAGOGIE INSTITUTIONNELLE

La mise en route (jusqu'à octobre environ) est longue, mais après, que de temps gagné ! Le temps « perdu » à régler les problèmes permet d'avoir une ambiance de classe calme et attentive. L'enfant sait qu'il a des temps différents pour le travail, pour le partage. La PI permet de gagner tellement en qualité de travail ! Les classes sont généralement calmes. Chaque enfant, y compris ceux qui ont des troubles du comportement, trouve une place dans la classe. Le groupe prend soin d'eux mais leur signale également les limites. Les élèves ne sont pas notés. Lors de la réunion de début d'année j'explique aux parents les principales règles de fonctionnement dans ma classe. L'éducation nationale offre la liberté de pratiquer la pédagogie que l'on désire. Je suis très heureuse d'aller travailler, j'ai tellement de plaisir à voir les élèves s'épanouir, grandir !

À tous les niveaux, il est important de ne pas être seul. Je participe à un groupe avec d'autres collègues travaillant localement avec la PI. Nous nous retrouvons toutes les six semaines environ pour une matinée de travail. Nous parlons de ce que nous avons mis en place dans notre classe, nous échangeons avec un regard bienveillant, constructif et sans jugement.

• Quel genre d'adultes deviennent ces élèves ?
Avec la pédagogie institutionnelle les enfants apprennent à s'exprimer, à questionner, à proposer, à gérer leurs frustrations ; ils comprennent les règles de la vie en société. L'objectif est de faire d'eux des adultes et des citoyens qui se doivent de réagir lorsqu'ils voient une situation d'injustice ou de violence. Je crois vraiment que la pédagogie peut être vecteur de paix et je contribue à ma manière à permettre que « mes » élèves deviennent des citoyens actifs, désireux de concertation et d'un bien-vivre collectif.

L'ACTION NON-VIOLENTE, UNE ÉCOLE D'HUMILITÉ...

Par Patrick Hubert

Récent retraité de l'Éducation nationale, Patrick Hubert est membre de l'équipe Voix nomades et membre du Mouvement pour une alternative non-violente, dont il est l'un des porte-parole.

Conseiller d'éducation (CPE) en collège pendant ces quinze dernières années, j'ai eu à faire face à beaucoup de conflits entre élèves. La première partie de cet article rendra compte de cette expérience. Et, dans le second volet, j'évoquerai l'actualité au sein de laquelle, moi-même et la CMdF, nous pouvons exercer un rôle, fût-il modeste.

Au préalable, il me paraît important de dire qu'opter pour l'action non-violente suppose la prise de conscience que la violence, pour efficace qu'elle soit en donnant l'illusion d'être au regard de la fin visée, n'est pas en mesure de préserver l'humanité des protagonistes du conflit. Pour autant, si elle est préférable humainement et éthiquement à la violence destructrice, l'action non-violente ne constitue pas toujours un gage de réussite dans

la résolution du conflit. C'est pourquoi s'engager dans l'action non-violente constitue une école d'humilité…

GÉRER DES CONFLITS ENTRE ÉLÈVES

CPE dans un collège en zone prioritaire, j'étais quasi quotidiennement confronté à des conflits entre élèves. Si ma façon de procéder pouvait varier en fonction de la situation, mon objectif était que les protagonistes du conflit se sentent respectés dans leur personne. Cela signifie pour l'agressé(e) voir sa souffrance prise en compte et, pour l'agresseur, trouver une porte de sortie honorable. Cela n'exclut pas le prononcé d'une sanction qui se veut réparatrice pour l'un comme pour l'autre, moyen de ré-introduire l'un et l'autre dans l'espace collectif.

Fatima et Gwénola en sont venues aux mains après un échange d'insultes dans la cour du collège. C'est Fatima qui a entamé l'échange de coups. Séparées par les assistants d'éducation, chacune est d'abord invitée à écrire sa version des faits. Puis je les reçois séparément pour approfondir ce qu'elles ont écrit et les aider si besoin à retrouver un minimum de calme. Je propose alors un temps de confrontation en indiquant l'objectif, dénouer le conflit, voire lui trouver une solution acceptable pour chacune, et la procédure stricte que je vais suivre et dont je serai le garant. Pour cela, je donnerai la parole à chacune, je veillerai à ce que leurs propos restent respectueux mais aussi compris de l'autre, c'est-à-dire reformulés par l'autre, ce qui sera une invitation à l'écoute. J'ajoute aussi que ce temps ensemble, qui ne peut avoir lieu sans leur accord, ne préjuge pas des sanctions qui pourront ensuite être prises.

Voici donc Fatima et Gwénola ensemble en face de moi.

« Fatima, peux-tu dire à Gwénola ce que tu as ressenti lorsqu'elle est venue vers toi ?

— Je me suis sentie agressée parce qu'elle est arrivée avec un regard méchant.

— Gwénola, étais-tu en colère en venant vers Fatima ?

— Oui, mais j'étais aussi très triste parce qu'elle avait été mon amie. Mais ce qu'elle m'a envoyé comme message sur mon portable hier soir, je ne pouvais pas laisser passer…

— Fatima, peux-tu redire ce que Gwénola vient de dire ?

— Elle était à la fois triste et en colère. Mais le message dont elle parle, c'était parce qu'on m'avait dit qu'elle s'était moquée de moi dans mon dos…
— Je ne me suis jamais moquée de toi !
— C'est pas ce qu'on m'a dit !
— Revenons-en à tout à l'heure dans la cour. Tu as dit, Fatima, que tu avais ressenti comme une agression le regard que Gwénola avait en venant vers toi. Que s'est-il passé en toi ?
— J'ai eu peur d'elle. Et puis j'étais très énervée. Je lui ai dit que je n'avais rien à lui dire, qu'elle dégage ! Au lieu de ça, elle m'a insultée !
— C'est vrai, mais tu m'as insultée aussi.
— Normal, tu as commencé !
— Gwénola, peux-tu essayer de dire dans quel état était Fatima à ce moment-là ?
— Sans doute très en colère ?
— Est-ce bien cela Fatima ?
— Oui et ça m'a fait sortir de mes gonds…
— Tu étais hors de toi ? Et tu as donné une première gifle ?
— Oui, c'était plus fort que moi. Mais je regrette maintenant…
— Pourquoi regrettes-tu ?
— Parce qu'on s'est battues alors qu'on était amies. Tout ça parce que j'ai cru ce qu'on m'avait dit à propos de Gwénola qui s'était moquée de moi.
— Et tu n'en es plus si sûre ? Que ressens-tu ?
— Beaucoup de tristesse…
— Gwénola, que ressens-tu en entendant Fatima ?
— Cela me rassure un peu. Et je regrette aussi notre bagarre.
— Que pourriez-vous faire maintenant ?
— Nous excuser. »

Des excuses sincères, exprimées par l'une comme par l'autre en ma présence, parfois consignées par écrit, permettent non seulement de régler le conflit, au moins provisoirement, mais aussi de prononcer une sanction plus facilement acceptée. Sanction qui prendra un aspect réparateur en permettant l'approfondissement de la réflexion.
Dans les interventions que le Mouvement pour une alternative non-violente (MAN) mène en collège, en s'appuyant sur un parcours-expo de vingt panneaux intitulé *La non-violence*, *une force pour agir*, nous commençons par un temps d'explicitation de ce que sont les émotions à partir d'un jeu intitulé « La grammaire des émotions ». Notre objectif est de découvrir que nos émotions ne sont pas mauvaises en soi, car elles nous avertissent

souvent sur nos besoins, mais que nous devons apprendre à les maîtriser, sinon qu'elles risquent de nous conduire à des actes répréhensibles et… regrettables.

LUTTER CONTRE LES ARMES NUCLÉAIRES

Dans la deuxième partie de cet article, j'en viens à l'action contre les armes nucléaires menée avec d'autres par le MAN (Mouvement pour une Alternative Non-violente). Sans développer ici en détail les différentes étapes d'une stratégie non-violente, j'insisterai sur deux d'entre elles : se fixer un objectif atteignable et trouver le « sel »[1] qui pourra permettre de l'atteindre.

Depuis quelques années, beaucoup de mouvements luttant pour l'abolition des armes nucléaires avaient pris conscience que les cinq États dotés de l'arme nucléaire[2] qui avaient ratifié le Traité de non-prolifération (TNP) ne respectaient pas l'article VI[3]. Au contraire chacun d'entre eux continue à préparer les armes du futur en y investissant des sommes faramineuses[4]. Ces mouvements, regroupés au sein du collectif mondial ICAN (*International Campain Against Nuclear weapons*), se sont donné comme objectif d'obtenir l'annexion au TNP d'une convention contraignante d'abolition des armes nucléaires (l'objectif atteignable). L'ICAN s'est adressé aux gouvernements des États non dotés, membres du TNP, et certains, mécontents de l'attitude des États dotés, ont accepté de réunir depuis 2013 des conférences sur le sujet en y invitant tous les États membres du TNP[5]. Lors de

1. En référence à la marche du sel qui servit de levier à Gandhi pour combattre l'occupant anglais.
2. Ces cinq États sont : les USA, la Russie, la France, la Grande-Bretagne et la Chine. Quatre autres n'ont pas ratifié le TNP : l'Inde, la Pakistan, la Corée du Nord et Israël.
3. « Chacune des Parties au Traité s'engage à poursuivre de bonne foi des négociations sur des mesures efficaces relatives à la cessation de la course aux armements nucléaires à une date rapprochée et au désarmement nucléaire, et sur un traité de désarmement général et complet sous un contrôle international strict et efficace. »
4. Ainsi la future loi de programmation militaire prévoit-elle d'ici 2025 une augmentation de 4 à 6 milliards d'euros des investissements annuels consacrés à la dissuasion nucléaire française, soit 50 % de hausse !
5. Les États dotés ont toujours refusé d'y participer et ont fait pression, particulièrement la France, pour que le moins d'États possible y participent.

la deuxième conférence, à Vienne en 2014, la Croix Rouge a été invitée. Ses représentants, s'appuyant sur des études documentées menées par l'ICAN sur les conséquences d'une explosion nucléaire sur quelques villes dans le monde[6], ont dit leur incapacité à faire face aux conséquences humaines de telles explosions. Ce fut le déclic (le « sel ») qui conduisit les États présents à élaborer, non plus une convention, mais un Traité d'interdiction des armes nucléaires (TIAN) plus contraignant juridiquement. Le 7 juillet 2017, 122 États ont signé le TIAN à l'ONU. Le Saint-Siège fut l'un des premiers États à le ratifier le 20 septembre 2017, le Pape François ayant pris soin depuis 2013 d'associer le Vatican aux conférences préparatoires. Et le 10 décembre, le prix Nobel de la Paix était remis à l'ICAN ! Mais le plus dur reste à faire : convaincre au moins un des États dotés[7] de ratifier le TIAN ! À sa mesure, la CMdF peut y contribuer[8], par exemple en s'efforçant d'obtenir de la Conférence des évêques de France (CEF) une prise de position sur la question… 35 ans après sa publication, *Gagner la Paix*[9]. Chaque membre de la Communauté peut par exemple interpeller son évêque diocésain à ce sujet…

*

Car, comme l'écrit Jean-Marie Muller dans un article de cette *LAC* : « Avant d'être une méthode d'action, la non-violence est donc, d'abord et essentiellement, une attitude. Elle est l'attitude éthique et spirituelle de l'homme debout qui reconnaît la violence comme la négation de l'humanité, à la fois de sa propre humanité et de l'humanité de l'autre, et qui décide de refuser de se soumettre à sa loi. Pareille attitude se fonde sur une conviction existentielle : la non-violence est une plus forte résistance à la violence que la contre-violence. »

6. L'ICAN-France y a contribué en analysant les conséquences d'un tel bombardement sur Lyon.
7. Pourquoi pas la France ?
8. À son initiative, une tribune signée de 14 mouvements catholiques est parue dans *La Croix* du 11 décembre 2017.
9. En 1983, la CEF déclarait, dans la foulée de Jean-Paul II, que la dissuasion nucléaire était encore « moralement acceptable » au titre de la légitime défense. Depuis, la position du Vatican a totalement changé… mais pas, officiellement, celle de la CEF.

GUERRE ET PAIX : RELECTURE DE LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XX^{e} SIÈCLE

Par Jean-Philippe Landru

Jean-Philippe est postier et il a des responsabilités syndicales à la CFDT. Il est marié avec Emmanuelle et ils ont cinq enfants de 24 à 14 ans. Ils sont dans l'équipe Colibris en Isère.

Jean-Philippe a sorti aux PUG (Presses Universitaires de Grenoble) en novembre 2016 un livre sur la Résistance en Chartreuse (1940-44) .

Cet article se propose d'analyser la situation de l'Europe à l'issue de la première guerre mondiale et les conséquences du traité de Versailles. Le terrain d'investigation sera élargi jusqu'à à la fin de la seconde guerre mondiale afin de comparer les éléments et le contexte de paix et de guerre à l'issue de ces deux conflits mondiaux.

GUERRE ET PAIX AU DÉBUT DU XX^{e} SIÈCLE

S'il y a quelque chose d'universel dans toute l'humanité, c'est bien la quête de la paix. Mais au fond, qu'est-ce que la paix ?

À travers l'histoire européenne de la première moitié du XX^{e} siècle, entre les ambitions impérialistes des uns et la soi-disant sagesse défensive des

autres, contenue dans l'adage romain « si tu veux la paix prépare la guerre », force est de constater, comme le dit Clausewitz, que la guerre a souvent été considérée par les gouvernants comme « la continuation de la politique par d'autre moyens ». La paix se résumait donc à l'état de non-guerre. Et ce n'était déjà pas si mal, elle fut si rare durant cette période…

Quand on jette un regard circulaire sur les vingt-et-un ans qui séparent les deux guerres mondiales, on reste sans voix devant les cicatrices profondes laissées par ces deux conflits dans le continent. Si on y cumule aussi les guerres civiles, les répressions des régimes autoritaires naissants et les génocides, ce sont environ 100 millions de morts sur la planète[1]. Un malheur qui n'a aucun équivalent.

Ce malheur démarre avec la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France le 3 août 1914, date symbolique des obsèques de Jean Jaurès. Il se clôt avec le bombardement d'Hiroshima et Nagasaki les 6 et 8 août 1945. Il laisse le monde hagard. Paul Valéry écrivait en 1919 : « Nous autres civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. » Il aurait pu dire, nous autres, les humanistes…

Revenons au départ. Avec Jaurès assassiné, c'est tout un monde qui disparaît. Cette tentative d'unir les travailleurs au-delà des logiques nationales dans une internationale de la paix fait long feu. Pour beaucoup de raisons. Ce monde de 1914 est encore celui des grands empires : germanique, austro-hongrois, russe et britannique. La France est avec l'Angleterre le plus vaste empire colonial. C'est par un jeu complexe d'alliances que l'assassinat de l'héritier de la couronne d'Autriche-Hongrie par un Serbe, aboutit au désastre de la première guerre mondiale. Mais au fond, chaque européen est formaté par la haine de l'autre qui trouve sa source dans la frustration née de la guerre d'avant…

Et c'est dans cette logique qu'à la fin de la première guerre, un an après l'armistice, le traité de Versailles cherche avant tout à faire payer

1. En millions de morts, le total morbide est le suivant : 10 la 1ère GM ; 60 la 2ème GM ; 15 la révolution russe ; 0,4 la révolution espagnole ; 1,5 le génocide arménien ; 6 le génocide juif ; 2 pour les génocides tsiganes, handicapés, homosexuels et entre 2 et 3 pour les répressions internes des régimes totalitaires…

l'Allemagne, considérée comme la seule responsable de la guerre. Au-delà de la perte de territoires et la démilitarisation, somme toute logique, ce qui est pointé du doigt par beaucoup, c'est l'effort démesuré qui lui est demandé : 132 milliards de marks-or à verser à ses vainqueurs. J. M. Keynes, l'économiste qui inspira la politique du *New deal*, qualifie cette somme de « défi à la justice, à la pitié et au bon sens »…

L'état d'esprit reste d'ailleurs essentiellement revanchard sur toute la période : en 1919, le traité est signé dans la galerie des glaces du château de Versailles, lieu où Guillaume I^{er} avait été proclamé empereur allemand ; l'armistice de 1940 sera signé par Hitler à l'endroit-même où les allemands signèrent la capitulation en 1918, dans le wagon de la clairière de Rethondes vers Compiègne.

L'ENTRE-DEUX GUERRES

Durant cette période, de nouveaux régimes politiques se mettent en place, débouchant sur des totalitarismes de gauche comme de droite. Ils sonnent le glas des démocraties minées par les inégalités et l'exploitation.

Dans l'ordre il y a les révolutions russes en 1917, qui donneront naissance ensuite à un régime communiste soviétique. En 1922, la marche sur Rome de Mussolini permet au fascisme de prendre le pouvoir en Italie. En 1933, Hitler est nommé premier chancelier de l'Allemagne. Il avait exposé ses théories antisémites et expansionnistes dans un livre *Mein kampf* qu'il met en œuvre, voulant créer un 3ème Reich nazi. En 1936, la guerre civile éclate en Espagne et une brigade internationale tente de soutenir les républicains, tandis que l'armée menée par Franco est soutenue par l'Allemagne.

Tous ces totalitarismes ont en commun une mystique collective qui donne à l'ouvrier et au paysan un idéal, et lui font imaginer qu'il peut davantage s'épanouir dans ces régimes que dans le système capitaliste où il n'est qu'un pion.

Les démocraties qui avaient été les grandes victorieuses de la première guerre, sont malmenées dans l'entre-deux guerres. De partout où se mettent en place des régimes autoritaires, il y a eu une courte expérience démocratique qui a avorté. C'est essentiellement dû à la crise économique qui culmine avec le krach de Wall Street en 1929 et à ses conséquences à court et moyen terme.

À noter qu'à partir de 1940, seule l'Angleterre en Europe est encore une démocratie.
Parallèlement, la tentative de règlement pacifique des différends du monde à travers la SDN (Société des Nations), mise en place par le président des États-Unis, Wilson, vole en éclat en 1935 au moment de l'invasion de l'Éthiopie par l'Italie, la nouvelle organisation internationale se révélant incapable d'empêcher cette violation de territoire d'un membre de la SDN par un autre membre.

LA GUERRE DE 39-40 ET SES SUITES

En synthèse, avec l'avènement de ces deux guerres, nous changeons de dimension : lors des dernières guerres de l'époque moderne, les combats étaient circonscrits géographiquement et n'impliquaient quasi uniquement que des militaires. Avec les deux guerres mondiales, nous passons à des combats internationaux, où personne dans la population n'est épargné (bombardement, blocus économique, répression). Au fil du temps, le nombre de victimes civiles est croissant jusqu'à dépasser largement les victimes militaires.

Constatons aussi une évolution dans la doctrine pacifiste. Alors qu'au début du conflit de 1914, c'est la gauche qui est contre la guerre, durant la seconde guerre mondiale, c'est la droite collaboratrice qui appelle au pacifisme en vue de ne pas faire de l'ombre aux Allemands. À l'inverse, une très grande partie de la gauche appelle à prendre les armes et à résister au nazisme.
Combien, pour les nombreux résistants juifs et chrétiens, ont dû raisonner les paroles de l'*Ecclésiaste* : « Il y a un moment pour tout et un temps pour toute chose sous le ciel. (…) un temps pour la guerre et un temps pour la paix. » (*Qo* 3, 1.8b)
À la fin de la seconde guerre mondiale, à l'intérieur de l'Europe de l'ouest, une reconstruction avec l'Allemagne s'avère possible grâce à des personnes de bonne volonté qui comprennent enfin que la page de la rivalité des nations doit être tournée et qu'une Europe unie doit être construite : notamment Monnet, Schumann, Adenauer. Tout ce chemin de réconciliation a pu se faire en identifiant que le vrai clivage n'était pas national mais idéologique, l'ensemble des peuples européens ayant été gangrené et coupé en deux par l'idéologie fasciste-nazie dont il convient de se débarrasser.

On est ainsi passé vis-à-vis de l'Allemagne de l'humiliation à l'humilité : si en 1919 les vainqueurs ont très clairement choisi de faire payer le vaincu, dans les années qui ont succédé à la seconde guerre mondiale, les vainqueurs occidentaux ont admis un naufrage collectif des nations et se sont finalement retrouvés dans le même camp que le vaincu allemand.

Par contre l'unité occidentale recréée avec l'Allemagne s'est faite au détriment de l'Europe de l'est, le continent ayant été coupé en deux. On est rentrés après 1945 dans une logique de clivage bloc contre bloc, bloc capitaliste contre bloc communiste. L'Europe, ainsi coupée en deux elle aussi, perd la prépondérance dans la direction du monde au profit des États-Unis.

ALORS QUELLES LEÇONS DE L'HISTOIRE TIRER DE CETTE DOULOUREUSE PÉRIODE ?

Clemenceau a dit en 1919 qu'il était « plus facile de faire la guerre que la paix ». Il a totalement raison. À la lumière de cette période si douloureuse de notre histoire récente, et aussi en tirant des leçons de l'éclatement des deux blocs dans les années 1990, il faut certainement réfléchir à la façon de passer du réalisme politique et économique, du jeu d'alliance, à la diplomatie des petits pas et des petits gestes. Car ce sont les décisions d'aujourd'hui qui fondent et construisent la paix de demain et c'est un signe très fort de faire le premier pas. Ce n'est qu'à ce prix que petit à petit se construit une politique de la paix.

En définitive – et je conclus souvent mes conférences sur la Résistance en Chartreuse de cette façon – il me semble que la devise républicaine « Liberté - Égalité - Fraternité » est une magnifique réponse à la question du début de ma réflexion « qu'est-ce que la paix ? » J'ai envie d'imaginer que la paix se construit pas à pas chaque jour. Que chacun et chacune, nous sommes des vigies. Cela est vrai au niveau d'une famille, mais aussi d'un pays et d'un continent. N'attendons pas tout de nos gouvernants ! Agissons pour la paix autour de nous ! Voilà la vraie leçon à tirer du XX^{e} siècle sanglant. Ce n'est qu'à ce prix qu'on évitera une troisième guerre mondiale.

Et allons au bout de ces valeurs républicaines qui sont notre ciment : Liberté, égalité, fraternité. Car…

- La paix, c'est quand la liberté existe. Pas seulement la liberté d'entreprendre, mais aussi la liberté de la presse, la liberté des idées, la liberté syndicale, la liberté des pratiques religieuses ; et surtout la liberté d'aller et venir pour tous, y compris nos amis migrants.
- La paix c'est quand l'égalité existe. L'égalité entre les hommes et les femmes, l'égalité des chances, l'égalité devant l'emploi, l'égalité devant la loi, c'est-à-dire une certaine forme de justice sociale qui permet de donner le sentiment que tout le monde est à égalité devant la justice.
- La paix c'est quand la fraternité existe. La fraternité avec les étrangers, les exclus, les SDF, les emprisonnés, les homosexuels, les handicapés, les personnes âgées, les malades en fin de vie. La capacité à accueillir l'autre qui est en difficulté ou dont le pays est en guerre, comme nous l'avons été il y a un siècle.

Pour moi, la paix et la résistance résultent d'un même état d'esprit : il s'agit de vérifier à chaque instant que la devise de la république, au-delà des mots, se concrétise en gestes. Et c'est certainement du même ordre que l'invitation de Jésus à « veiller car vous ne connaissez pas l'heure ».

Durant la première moitié du XX^{e} siècle, les dirigeants et les peuples n'ont pas été assez vigilants. Ils furent guerriers quand il fallait être pacifique en 1914 et inversement, ils furent agneaux face aux loups nazis en 1938 à Munich, pensant ainsi sauver la paix[2].

Aujourd'hui encore, le chemin de la vraie paix est long. Et pourtant le Christ nous apprend qu'elle est là à portée de main. C'est le paradoxe de ce Royaume qui commence dès à présent et qui semble parfois tellement loin. Il suffit, nous murmure-t-il, à la suite des disciples, de prendre cette paix qu'Il nous tend quand Il s'adresse à nous et dit : « Je vous laisse Ma paix, je vous donne Ma paix. »

Y a-t-il plus beau cadeau que cette « alliance de paix » conclue avec nous (*Ez* 34, 25) et qui préfigure le Royaume ?

Mais y a-t-il plus grande exigence dans ce Monde que de pouvoir dire à ses enfants et à ses frères : « Je vous laisse Ma paix, je vous donne Ma paix » ?

2. Churchill disait à Chamberlin à son retour de la conférence de Munich en 1938, à la veille de la seconde guerre mondiale : « Vous avez eu à choisir entre la guerre et le déshonneur ; vous avez choisi le déshonneur, vous aurez quand même la guerre. »

AU CŒUR DES TOURMENTES, CHOISIS LA PAIX !

Par Guy Aurenche

Guy Aurenche est avocat honoraire, membre de la commission droits humains de Pax Christi. Il est président d'honneur de la Fédération Internationale de l'ACAT, ancien président du CCFD-Terre Solidaire, Auteur de *Justice sur la terre comme au ciel* - Éd. Salvator.

FACE AU REPLI MORTIFÈRE

Pour prendre la route de la paix, rien ne vaut une bonne halte pour faire le « point » et pour repérer dans quel paysage la démarche va s'inscrire : « Avant de voir comment la foi apporte de nouvelles motivations et de nouvelles exigences face au monde dont nous faisons partie, je propose de nous arrêter brièvement pour considérer ce qui se passe dans notre maison commune[1]. »

Il est bon de scruter le contexte actuel de la construction de la paix au regard du risque de repliement qui se déploie chez nombre de peuples et sans doute dans notre cœur.

La tentation de fermeture a toujours existé mais aujourd'hui, au-delà des discours des apprentis-

1. *Laudato si'* § 17.

sorciers qui flattent nos « peurs », de nombreuses raisons existent expliquant, sans le justifier, l'enfermement sur soi-même qui menace la paix.
Ne nous contentons pas d'accuser nos contemporains d'être plus égoïstes que leurs prédécesseurs. Certes tout concourt à développer l'individualisme, mais les grandes métamorphoses que connaît notre planète expliquent la tentation du repli et constituent à la fois une chance et un risque pour la paix.

LE PARTENARIAT POUR GÉRER L'INTERDÉPENDANCE

Les emplois des travailleurs français se créent ou se détruisent dans le cadre de décisions prises à Pékin, New-York, Bruxelles, Brasilia. Qu'explose une centrale nucléaire et la pollution touchera un continent ou un océan entier. Une nouvelle, vraie ou fausse, atteindra et pourra enflammer la population mondiale en quelques minutes. Nous dépendons toujours davantage les uns des autres et la réalité de l'interdépendance touche tous les secteurs de la vie. Mais il est dur d'accepter que d'autres nous imposent une telle dépendance. Notre liberté se rebiffe et souvent nous pousse au repliement sur nous-mêmes. Il est important de prendre au sérieux ces « craintes de l'autre » qu'exaspère l'interdépendance mondiale. Pas facile de construire la paix dans de telles conditions !

La décision d'éliminer celui qui prétend étendre son emprise sur nous, est apparemment la plus radicale, mais aussi la plus mortifère pour les générations à venir. On peut choisir de « laisser faire », adoptant alors la politique de la « liberté du renard dans le poulailler ». C'est ainsi qu'une majorité de la population mondiale est reléguée dans une situation d'inégalités structurelles, sources de grandes violences.

Pour gérer l'interdépendance et construire la paix, le partenariat s'impose comme la proposition la plus réaliste. Décider qu'ensemble, avec nos différences et nos besoins particuliers, nous construirons le vivre-ensemble et que nous donnerons une chance à la paix. Ce n'est pas de tout repos car le partenariat exige plus qu'un respect, une confiance mutuelle au-delà ou grâce aux différences. Il invite aussi à un certain lâcher-prise

en pensant que l'autre détient une parcelle de vérité. Enfin il suppose l'acceptation de règles communes d'évaluation et de dialogue.

Le partenariat peut contribuer à construire la paix aussi bien dans le cadre municipal que professionnel ou politique. Les innovations sociales reposant sur la mutualisation des risques, le partage des richesses, la participation du plus grand nombre et des plus fragiles, génèrent l'interdépendance et construisent la paix.

Au plan international, il convient de donner toutes ses chances au multilatéralisme plutôt qu'aux croisades meurtrières du « Mon pays d'abord ». Construire la paix exige aujourd'hui d'inventer des instances mondiales ou continentales plus efficaces de dialogue et d'élaboration de stratégies communes. Travaillons pour que l'Europe soit un laboratoire expérimental dans ce domaine !

LE REFUS DE LA DIGNITÉ DE L'AUTRE

Le repli sur soi-même fait que l'on ne considère plus les autres comme des êtres humains à part entière. Pour vivre heureux, désignons des boucs-émissaires ! Les phénomènes de racisme, d'antisémitisme, d'esclavage ou de xénophobie, sources de grandes violences, supposent que le « différent » ne soit plus considéré, consciemment ou non, comme une personne. Pour le moine bouddhiste birman, les Rohingyas ont-ils la même dignité que lui ? Qu'en est-il entre factions centrafricaines musulmanes ou chrétiennes ? Que vaut l'Indien d'Amazonie pour les pistoleros brésiliens des grands propriétaires terriens ? Le criminel ou le terroriste sont-ils encore des hommes ?

La place nouvelle prise par la violence et le « terrorisme » dans nos mentalités et dans nos vies change la donne. Impossible de parler de paix béatement. Il est difficile de rester fidèle à l'acte de foi en la dignité de toute personne lorsque l'autre vous rejette et ne vise que votre extermination. Une véritable éducation au respect de la dignité de tous s'impose à tous les instants de la vie.

Dans un registre tout à fait différent, comment expliquer qu'en juillet 2017, les autorités politiques françaises aient refusé l'installation, dans l'ex-jungle de Calais, de postes d'eau et de toilettes

pour 400 personnes étrangères ? Le ministère de l'intérieur n'est pas peuplé de tortionnaires ! Une personne en situation d'irrégularité administrative perdrait-elle sa qualité d'être humain pour être réduite à celle de « sans-papier » ? Son droit de boire chaque jour ne constitue-t-il pas un besoin fondamental, lié à son intégrité et à sa dignité ? L'étiquetage dont sont victimes certaines catégories de personnes (sans-papier, sans domicile, sans religion, sans droit) aboutit à leur déshumanisation avec toutes les violences que cela entraîne !

Construire la paix dans un tel contexte de discrimination systématique impose de poser comme une loi absolue la dignité pleine et entière de chaque personne. La dynamique des droits humains devient alors une pièce essentielle dans la construction de la paix. Nous commémorons cette année les 70 ans de la Déclaration universelle des droits de l'homme[2] : « Les peuples du monde entier ont proclamé leur foi en la valeur et la dignité de la personne. » Ce préambule n'est pas un slogan facultatif pour quelques militants mais un programme à mettre en œuvre dans la vie sociale. En effet, il ne suffit pas de dire la dignité de l'autre ni même de lui reconnaître des droits et des devoirs. Il faut agir pour créer les conditions matérielles, culturelles et spirituelles permettant à chacun d'accéder à l'exercice réel des droits affirmés.

LE CHOIX DE LA « NON-PUISSANCE »

« Le choix technologique nous met à la croisée des chemins[3]. » Le pape François dénonce non pas les progrès de la science mise au service de la personne et de la nature, mais le « paradigme technocratique » qui risque de dominer l'homme. Nous disposons de forces qui n'ont plus rien à voir avec celles de nos aïeux. La cellule humaine peut être changée. Les équilibres écologiques sont bouleversés. Une bombe peut détruire la moitié d'un continent. Des produits rendent la terre définitivement infertile. Ne nous lamentons pas ! Les

2. 10 décembre 1948.
3. *Laudato si'* § 102.

chercheurs cherchent et trouvent. Mais à quoi utilisons-nous cette nouvelle capacité ? Jacques Ellul[4] distinguait la puissance qui est la capacité de faire, l'impuissance qui est l'incapacité de faire et la « non-puissance » qui est celle de choisir de ne pas faire. Construire la paix impose de maîtriser ces outils nouveaux.

Pas de paix possible si nous ne brisons pas le culte rendu aux dieux argent, rapidité extrême, efficacité à tous prix, progrès infini, optimisation systématique et marchandisation de la personne !
Pas de paix possible en laissant grandir les inégalités économiques, sociales et culturelles entre les peuples !
Pas de paix possible si l'économie n'est pas mise au service des relations entre les êtres humains ainsi qu'avec tous les êtres vivants.

La construction de la paix prend alors une tournure politique. Quelle société voulons-nous construire ? Quelle place le partage des ressources prend-il dans l'élaboration du budget ? Que deviennent les plus fragiles dans les priorités d'accompagnement social ? Comment la participation de chacun est-elle valorisée dans les diverses instances, y compris ecclésiales ? Quels organismes créons-nous pour introduire l'éthique du bien commun dans l'éducation ainsi que dans nos choix citoyens ? Comment maîtrisons-nous la pensée sociale de l'Église pour que celle-ci devienne levain dans la pâte politique ?

LE PARTAGE DES SOUFFLES POUR SORTIR DU DÉBOUSSOLEMENT

Ne nous contentons pas de soupirer devant la disparition des « repères » ou la sécularisation du monde occidental. Recherchons plutôt ce qui peut expliquer que nos contemporains se retrouvent mal dans le « supermarché » des valeurs ; ou que, se sentant « menacés » dans leurs certitudes, ils s'enferment dans des croyances sectaires, parfois très violentes. Il n'est pas étonnant que, dans un monde interdépendant, les propositions de sens se multiplient. Le perfectionnement des modes de communication permet à chaque famille de

4. 1912-1994.

pensée de proposer à tous sa « solution ». Le pluralisme peut constituer une richesse s'il n'aboutit pas à la démission dans la quête de sens ou à un relativisme stérile justifiant de ne pas choisir. La paix exige des convictions !

Comment accompagner peuples et individus dans leur quête de signification existentielle ? Comment les préserver des intégrismes de tout ordre qui constituent sans doute l'une des plus graves menaces contre la paix ? Celle-ci ne naît pas de l'imposition unilatérale d'une pensée unique mais d'un débat organisé ne craignant pas de rendre féconds nos désaccords.

Pour construire la paix, organisons de véritables « partages des souffles » à l'échelon familial, associatif, ecclésial, municipal, national, voire international. Chacun y serait invité à dire ses convictions, ses doutes et à écouter l'autre.

Dans ce déboussolement du monde, le rôle des religions est questionné. Je ne sais si le XXIe siècle sera religieux ou non, mais je crois que la Bonne Nouvelle chrétienne qui nous accompagne sur les chemins de la vie et des engagements, peut enrichir bien des débats et éclairer le sens à donner à l'existence. À condition de savoir changer de langage pour que les mots employés rejoignent les « joies et les peines de ce monde », et ne répètent pas un discours inaudible aujourd'hui.

Hélas « la religion sert (trop souvent) de support à une affirmation identitaire »[5] qui elle-même menace la paix. « En puisant dans le registre du religieux, certains dirigeants entendent conforter des identités nationales ou exalter la quête d'un rang ou d'une influence parmi les nations du monde[6]. » Les communautés de croyants sont invitées à revisiter leur « credo » ainsi que leurs modes de présence à la société. Elles doivent surtout se rencontrer toujours davantage pour « purifier » leur manière d'être, dans un débat respectueux et confiant. Apprendre, tout en restant fidèle à leur Tradition, à recevoir la paix d'un autre, des autres, du Tout-Autre.

5. Joseph Maïla dans *Études*, mai 2018.
6. *Idem*.

CÉLÉBRER LES GESTES DE PAIX

Dans un tel contexte tourmenté, l'espérance n'a pas déserté mais elle est peu visible. Célébrons, au sens festif et liturgique, les actes de paix dont nous sommes témoins. Trop de place est faite aux violences qui assaillent le monde dans notre information comme dans la prière. Il y a, dans le monde actuel, beaucoup plus d'artisans de paix que de poseurs de bombe. Pourquoi ne pas organiser un festival de l'Hospitalité pratiquée dans notre commune en rassemblant des initiatives très variées et en les partageant à travers la poésie, le chant, la cuisine, la méditation… ? Pourquoi, à côté des nombreux monuments aux morts qui existent dans la cité, ne pas construire un « monument aux vivants », mettant en valeur les gestes et les engagements qui redonnent espoir et relèvent les plus fragiles ? Il ne s'agit pas de faire preuve d'optimisme, mais seulement de réalisme et de vérité en donnant « droit de cité » à la paix, à la paix en construction ici et maintenant.

QUI VEUT LA PAIX RÉPARE LA TERRE

Par Martin de Lalaubie

Martin de Lalaubie travaille au Ceras et à la Revue *Projet* depuis 4 ans, structure jésuite spécialisée dans le christianisme social. Il y a notamment réalisé le webdocumentaire sur la doctrine sociale de l'Église "Jeunes et engagés, portraits d'une Église qui (se) bouge" et la websérie "Clameurs" à partir de *Laudato si'*. Après deux ans en équipe jeunes pro, il est désormais membre de l'équipe de la Porte d'Ivry.

Une grande partie des conflits qui parsèment le globe aujourd'hui est liée à des crises environnementales. La paix est devenue un enjeu intimement lié aux préoccupations écologiques. Mais celle-ci n'adviendra pas sans affronter deux défis : un défi politique et un défi éducatif.

Printemps 2018, après une attaque chimique qui s'est abattue sur la population syrienne, la réaction militaire conjointe des États-Unis, de la France et de l'Angleterre laisse penser que la fin de la guerre est encore loin. Celle-ci a démarré sept ans plus tôt en 2011 lorsque le conflit social et politique né des révolutions du Printemps arabe s'est transformé en guerre civile. Il n'est jamais évident de déterminer quels furent les éléments déclencheurs d'une telle crise sociale et politique.

Mais de 2006 à 2010, la Syrie venait de traverser la pire sécheresse des cent dernières années due à la conjonction de faibles précipitations et d'une élévation des températures au-delà de la moyenne habituelle, renforcée par la surexploitation des nappes phréatiques pour la culture du coton très gourmande en eau, prônée par le gouvernement. Cette sécheresse entraîna « baisse de la production et flambée des prix des produits agricoles, exode rural d'environ un million et demi de personnes vers les banlieues des grandes villes déjà surpeuplées et s'ajoutant au flux de réfugiés venant d'Irak »[1]. Tous ces éléments ont donc pu nourrir l'instabilité politique en Syrie. Certes, la sécheresse ne saurait être l'unique cause du conflit, mais nul doute qu'elle y a contribué. Voilà qui donne matière à réfléchir quand nous savons que la fréquence du phénomène est multipliée par les émissions de gaz à effet de serre rejeté dans l'atmosphère.

Avec l'exemple du conflit syrien, mais j'aurais pu en prendre d'autres, quand, déjà en 2009, le PNUE (*Programme des Nations unies pour l'environnement*) estimait qu'« au moins 40 % des conflits internes qui ont éclaté au cours des soixante dernières années ont, d'une façon ou d'une autre, été liés aux ressources naturelles »[2], nous percevons comment les catastrophes environnementales peuvent être causes de grandes violences. La situation actuelle devrait nous laisser songeurs lorsqu'on entend la Banque mondiale annoncer qu'il pourrait y avoir 143 millions de « migrants climatiques » d'ici 2050 si rien n'est fait[3]. Cette découverte que crises humanitaires et crises environnementales sont reliées traverse l'encyclique *Laudato si'*. Le pape François parle même « d'une seule et complexe crise socio-environnementale »[4] nous invitant à « écouter tant la clameur de la terre que la clameur des pauvres »[5]. Mais comment entendre cette clameur de la terre ? Attendrons-nous qu'elle dégénère en guerre meurtrière impliquant les belligérants occidentaux pour que nous

1. reporterre.net/spip.php ?page=redirect&id_article=7488.
2. www.revue-projet.com/articles/2017-02repenser-les-inegalites-face-au-defi-ecologique/#retournoteno17.
3. www.rfi.fr/science/20180319-banque-mondiale-143-millions-migrants-climatiques-potentiels-ici-2050.
4. www.doctrine-sociale-catholique.fr/les-textes-officiels/211-laudato-si#p139.
5. www.doctrine-sociale-catholique.fr/les-textes-officiels/211-laudato-si#p49.

daignions tendre l'oreille aux « gémissements de sœur terre »[6] ?

SAISIR LA CLAMEUR DE LA TERRE

Mais cette clameur s'exprime sur un spectre si large qu'elle semble difficile à saisir dans son ensemble. En une extrémité, on ne peut faire la sourde oreille face aux catastrophes naturelles comme les tsunamis, typhons ou autres ouragans qui ravagent tout sur leur passage. Avant même de générer de la violence, les catastrophes climatiques sont violentes. Elles tuent et dévastent tout, surtout chez les plus pauvres. En effet, comme le souligne l'économiste Éloi Laurent, « à un an d'intervalle, Haïti et le Japon ont été frappés par un séisme de la même magnitude sur l'échelle de Richter. Le premier a tué 3 % de la population haïtienne, le second a fait dix blessés à Tokyo »[7]. Mais à l'autre bout du spectre, on trouve toutes ces espèces vivantes qui disparaissent. Quel bruit fait une espèce animale lorsqu'elle s'éteint ? Cette clameur-là est celle d'un silence assourdissant, un silence qui n'est pas d'or mais de mort. Les scientifiques nous le disent : aujourd'hui nous sommes entrés dans la 6ème extinction de masse des êtres vivants[8]. La précédente fut celle des dinosaures, il y a 60 millions d'années ! Car ce ne sont plus seulement quelques espèces qui disparaissent, mais les populations dans leur ensemble. On compte aujourd'hui sur terre deux fois moins d'animaux qu'il y a quarante ans – et les scientifiques qui ont mené cette étude qualifient ce résultat de « prudent ». C'est-à-dire qu'en une demi-vie humaine, nous avons tué la moitié de la population animale…

À saisir la clameur de la terre par un bout ou par l'autre de son spectre immense, nous comprenons qu'elle nous concerne pleinement tant elle bruisse en chaque recoin de notre existence. Du ciel que je vide de ses chants d'oiseaux ou de ces sécheresses guerrières que mes émissions favorisent,

6. www.doctrine-sociale-catholique.fr/les-textes-officiels/211-laudato-si#p53.
7. www.revue-projet.com/articles/2015-12-laurent-le-pape-francois-ouvre-la-voie-de-la-social-ecologie/.
8. www.lemonde.fr/biodiversite/article/2017/07/10/la-sixieme-extinction-de-masse-des-animaux-s-accelere-de-maniere-dramatique_5158718_1652692.html.

les mots de saint Paul résonnent toujours et sa lettre aux Romains devient tout simplement une lettre aux humains :

> « En effet, la création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu. Car la création a été soumise au pouvoir du néant, non pas de son plein gré, mais à cause de celui qui l'a livrée à ce pouvoir. Pourtant, elle a gardé l'espérance d'être, elle aussi, libérée de l'esclavage de la dégradation, pour connaître la liberté de la gloire donnée aux enfants de Dieu. Nous le savons bien, la création tout entière gémit, elle passe par les douleurs d'un enfantement qui dure encore[9]. »

Cette espérance d'un nouveau monde que garde malgré tout celle qui accouche, pouvons-nous la partager ? Oui, à condition que nous acceptions de relever ensemble deux défis : un défi politique et un défi éducatif.

S'ATTAQUER AUX INÉGALITÉS SOCIALES ET ENVIRONNEMENTALES

Le défi politique est celui des inégalités mondiales. Comment l'humanité vivra-t-elle en paix lorsque 82 % des richesses créées dans le monde l'année dernière ont bénéficié aux 1 % les plus riches ? Ces 1 % possèdent à eux seuls plus que le reste de l'humanité. Et la tendance n'est pas prête de s'inverser. En 2017, on comptait un nouveau milliardaire tous les deux jours ! Dans cette humanité de plus en plus connectée, mais toujours pas reliée, ces inégalités sautent comme des insultes à la figure des plus démunis. Et pourtant ces inégalités ne profitent même pas aux plus riches ! Comme l'explique l'épidémiologiste anglais Richard Wilkinson, co-auteur avec Kate Pickett de *Pourquoi l'égalité est meilleure pour tous*,

> « L'inégalité est un tel " polluant social général " qu'elle affecte même le quintile supérieur. [Avec plus d'égalité], celui-ci verrait son espérance de vie s'accroître, ses enfants moins affectés par la drogue et les

9. *Rm* 8, 19-22.

> grossesses adolescentes. Moins victime de violences, la classe du haut n'éprouverait pas un tel besoin de s'emmurer dans des quartiers cloisonnés et surveillés[10]. »

Mais la lutte contre les inégalités sociales ne doit pas se faire aux dépens de nos préoccupations environnementales. Les plus vulnérables sont les plus impactés par les dégradations environnementales. « L'injustice est d'autant plus forte [qu'ils] sont ceux qui contribuent le moins à la dégradation de notre maison commune[11]. » À l'échelle mondiale, les 10 % les plus riches ont émis plus de la moitié des gaz à effet de serre depuis 1998 ! Il ne s'agit donc plus de séparer préoccupations sociales et préoccupations écologiques. « Tout est lié ! » comme le répète le pape François. Et le fruit d'un long processus mené par la revue *Projet* le souligne :

> « On ne désamorcera pas la " bombe écologique " – du moins pas de façon pacifique – sans apporter des réponses aux préoccupations sociales. Il ne suffira pas davantage d'avoir répondu aux défis écologiques pour faire émerger une société plus juste et équitable. Il s'agit de répondre à ces défis, non pas consécutivement, mais dans un même mouvement[12]. »

Désamorcer les bombes écologiques et sociales est l'enjeu de ces luttes contre les inégalités.

CHEMINER VERS LA PAIX INTÉRIEURE

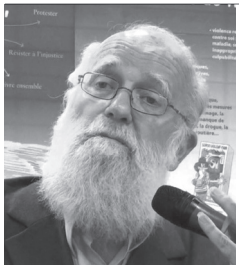
Mais nous ne répondrons pas à un tel défi uniquement par de nouvelles lois. Car notre société a intégré en profondeur des habitudes qu'un nouvel interdit ne ferait que frustrer et l'enjeu deviendrait de chercher à les contourner. De nouvelles habitudes doivent émerger du plus profond de chacun d'entre nous et de celles-ci naîtront de nouvelles règles pour notre société, non l'inverse. Seule l'éducation peut permettre ces changements intérieurs. Mener à la paix souhaitée représente bien

10. www.revue-projet.com/articles/2014-05-wilkinson-les-inegalites-nous-rendent-malades/.
11. www.revue-projet.com/articles/2017-02repenser-les-inegalites-face-au-defi-ecologique.
12. *Idem*.

un défi éducatif. Dans ces processus éducatifs, je crois profondément au rôle des modèles. Le pape nous en propose un depuis le premier jour de son pontificat et dès l'introduction de son encyclique : saint François d'Assise. « En lui, on voit jusqu'à quel point sont inséparables la préoccupation pour la nature, la justice envers les pauvres, l'engagement pour la société et la paix intérieure[13]. »

Le *poverello* relie inséparablement ces différents enjeux que nous venons de rappeler : écouter la clameur de la terre est la première forme de « préoccupation pour la nature » ; combattre les inégalités sociales et environnementales nourrit cette « justice envers les pauvres » et « l'engagement pour la société » ; éduquer à la « paix » est notre défi éducatif. Mais il ne s'agit pas de n'importe quelle paix. François d'Assise est pour François de Rome un modèle de « paix intérieure ». Et c'est là un nœud crucial pour notre responsabilité à chacun : nourrir cette paix intérieure, en soi et chez son prochain. Car il faut bien comprendre que pour le pape, les deux vertus motrices d'une conversion écologique sont l'humilité et la sobriété. Sobriété qui ne pourra être heureuse « sans être en paix avec [soi]-même »[14]. Et le pape de préciser que la paix « est beaucoup plus que l'absence de guerre. La paix intérieure des personnes tient, dans une large mesure, de la préservation de l'écologie et du bien commun, parce que, authentiquement vécue, elle se révèle dans un style de vie équilibré joint à une capacité d'admiration qui mène à la profondeur de la vie »[15]. La clé de notre réflexion nous est donnée dans ce paragraphe de *Laudato si'.* Éduquer et s'éduquer à la paix n'a pas pour résultat d'arrêter par nous-mêmes toute guerre. Nous nous sentons beaucoup trop loin de cette violence et donc de cet enjeu. Cette éducation à la paix intérieure est un processus de transformation radicale de nos styles de vie, ici et maintenant. Mes ces « styles » permettront, peut-être, d'infléchir des guerres là-bas.

13. www.doctrine-sociale-catholique.fr/les-textes-officiels/211-laudato-si#p10.
14. www.doctrine-sociale-catholique.fr/les-textes-officiels/211-laudato-si#p225.
15. *Idem.*



NON-VIOLENCE, PHILOSOPHIE ET STRATÉGIE

Par Jean-Marie Muller

Philosophe et écrivain, Jean-Marie Muller est membre fondateur du Mouvement pour une Alternative non-violente (MAN) Il est lauréat du Prix international pour la promotion des valeurs de la non-violence en dehors de l'Inde.
Son site : www.jean-marie-muller.fr

Lorsque l'on parle de « non-violence », il importe d'introduire et de maintenir une distinction dont l'oubli engendre bien des équivoques : celle entre l'exigence philosophique de non-violence et la stratégie de l'action non-violente.

L'exigence philosophique de non-violence et la stratégie de l'action non-violente se situent sur des registres différents qu'il convient de distinguer, non pas pour les séparer, mais pour ne pas les confondre. En tant que principe philosophique, la non-violence est une requête de sens, en tant que méthode d'action, elle est une recherche d'efficacité.

C'est Gandhi qui a offert à l'Occident le mot « non-violence », en traduisant en anglais le terme

sanscrit *ahimsa*, qui est usuel dans les textes de la littérature hindouiste, jaïniste et bouddhique. Il est formé du préfixe négatif *a* et du substantif *himsa* qui signifie le désir de nuire, de faire violence à un être vivant. L'*ahimsa* est donc la reconnaissance, l'apprivoisement, la maîtrise et la transmutation du désir de violence qui est en l'homme et qui le conduit à vouloir écarter, exclure, éliminer, meurtrir l'autre homme.

Si l'on s'en tenait à l'étymologie, une traduction possible de *a-himsa* serait in-nocence. Les étymologies de ces deux mots sont en effet analogues : in-nocent vient du latin *in-nocens* et le verbe *nocere* (faire du mal, nuire) provient lui-même de *nex, necis* qui signifie mort violente, meurtre. Ainsi l'innocence est, en rigueur de terme, la vertu de celui qui ne se rend coupable envers autrui d'aucune violence meurtrière. Cependant, de nos jours, le mot innocence évoque plutôt la pureté suspecte de celui qui ne commet pas le mal beaucoup plus par ignorance et par impuissance que par vertu. L'attitude non-violente ne saurait être confondue avec cette innocence-là. Cependant, cette distorsion du sens du mot est significative : comme si le fait de ne pas commettre le mal révélait une sorte d'impuissance… L'option pour la non-violence réhabilite l'innocence comme la vertu de l'homme fort et comme la sagesse de l'homme juste.

UN NON CATÉGORIQUE À LA VIOLENCE

Lorsque l'homme fait l'expérience de la violence et qu'il met à distance les affects pour réfléchir, il la reconnaît comme la violation de la dignité de l'humanité, en lui-même et en l'autre homme ; dans le même temps, il découvre la requête de non-violence qu'il porte en lui. Le « moi » empirique se découvre violent et se nomme tel parce qu'il se réfère à un « moi » intérieur qui exige la non-violence. Cette exigence de la conscience est en l'homme avant qu'il ne rencontre la violence : l'exigence de non-violence est antérieure et supérieure au désir de violence. Elle est originelle et principielle. Cependant, c'est seulement après l'avoir expérimentée que l'homme prend conscience de la déraison de la violence, de son inhumanité, de son non-sens. Il comprend alors qu'il ne peut construire son humanité qu'en opposant à la violence un non catégorique qui lui refuse toute

légitimité. Dire non à la violence, en affirmant que l'exigence de non-violence fonde et structure l'humanité de l'homme, c'est refuser l'allégeance que la violence exige de chacun. Méconnaître cette exigence, c'est nier la possibilité humaine de briser la loi de la nécessité, c'est dénier à l'homme la liberté de s'affranchir de la fatalité pour devenir un être raisonnable.

Celui qui opte pour la non-violence est un homme étonné, il est au sens propre de ce mot, stupéfait par la violence, la sienne propre ou celle d'autrui. Celui qui se décide à la non-violence est un homme blessé par la violence. La dé-figuration du visage par la violence lui apparaît comme le comble de l'ab-jection. Elle provoque en lui la révolte. Ce n'est pas la mort qui lui semble abjecte, mais le meurtre.

Il a souvent été dit que le mot « non-violence », parce qu'il est négatif, était mal choisi et entretenait par lui-même de nombreuses ambiguïtés. En réalité, le mot non-violence est décisif par sa négativité même, car il permet, et lui seul, de délégitimer la violence. Il est le terme le plus juste pour exprimer ce qu'il veut signifier : le refus de tous les processus de légitimation et de justification qui font de la violence un droit de l'homme. Si le mot « non-violence » est formellement négatif, il ne signifie pas que la non-violence est la négation de la violence, mais qu'elle se trouve dans un rapport d'opposition réelle à la violence, c'est-à-dire que sa visée est d'en détruire les causes et les conséquences. Le non que la non-violence oppose à la violence est un non de résistance.

L'option pour la non-violence, c'est l'actualisation dans notre propre existence de l'exigence universelle de la conscience raisonnable qui s'est exprimée par l'impératif, lui aussi formellement négatif : « Tu ne tueras pas. » Cette interdiction du meurtre est universelle. Elle est essentielle, parce que le désir du tuer se trouve en chacun de nous. Le meurtre est interdit parce qu'il demeure toujours possible, et parce que cette possibilité ouvre sur l'inhumanité. L'interdiction est impérative parce que la tentation est impérieuse ; et celle-là est d'autant plus impérative que celle-ci est plus impérieuse. La non-violence est donc d'abord une exigence négative. Elle demande à l'homme de dés-armer ses affects, ses désirs, ses sentiments, son intelligence et ses bras afin qu'il puisse se déprendre de toute mal-veillance à l'encontre de

l'autre homme. Il sera alors libre de lui manifester sa bien-veillance.

L'ATTITUDE ÉTHIQUE ET SPIRITUELLE DE L'HOMME DEBOUT

Avant d'être une méthode d'action, la non-violence est donc, d'abord et essentiellement, une attitude. Elle est l'attitude éthique et spirituelle de l'homme debout qui reconnaît la violence comme la négation de l'humanité, à la fois de sa propre humanité et de l'humanité de l'autre, et qui décide de refuser de se soumettre à sa loi. Pareille attitude se fonde sur une conviction existentielle : la non-violence est une plus forte résistance à la violence que la contre-violence. Une caractéristique de la violence est de provoquer une autre violence. La violence est un enchaînement. La non-violence veut briser cet engrenage. La contre-violence, en définitive, ne permet pas de combattre le système de la violence parce qu'elle en fait elle-même partie et ne fait donc que l'entretenir. En toute rigueur, la contre-violence est une violence contraire, mais elle n'est pas le contraire de la violence. Opter pour la non-violence, c'est, face à la violence subie, refuser de ré-agir en rendant la violence pour la violence et en reproduisant ainsi le mal subi. C'est, tout au contraire, décider d'agir librement pour interrompre la chaîne des revanches et des vengeances.

Une fois la violence récusée, l'homme peut accomplir l'œuvre positive de la non-violence et manifester de la bienveillance et de la bonté envers l'autre homme. La vertu de non-violence est l'exigence première de la philosophie : elle est le principe-même du courage et de la sagesse. La non-violence est l'exigence qui s'impose en premier lieu à l'homme dès qu'il se découvre incliné à être violent. Elle conditionne la possibilité d'être bon. C'est pourquoi la philosophie reconnaît l'exigence de non-violence comme la source la plus haute de l'humanité de l'homme. L'exigence de non-violence oblige essentiellement envers les ennemis, c'est-à-dire envers les violents. C'est alors seulement qu'elle prend son véritable sens. Quelle portée aurait-elle si elle n'obligeait qu'envers les amis ? La non-violence est le porche qui désigne à l'homme le chemin du respect, de la compassion, de la bonté, de l'amour. Au-delà encore, celui de la transcendance.

Le respect, la compassion, la bonté et l'amour obligent l'homme à l'action. Et s'il convient d'affirmer le caractère universel de la non-violence en tant qu'exigence spirituelle, il faut reconnaître le caractère relatif de la non-violence en tant qu'action politique. Par elle-même, l'exigence de non-violence ne donne pas de réponse directe et immédiate à la question de savoir comment agir concrètement dans la situation historique du lieu et du moment. Lorsqu'il faut agir, la certitude fait place à l'incertitude : nous ne savons jamais quelle est l'action la mieux appropriée pour bien faire. Nous ne sommes jamais certains des conséquences de notre action. Jamais, une situation concrète n'impose avec évidence ce qu'il convient de faire pour bien faire. Il n'y a pas d'action qui ne soit sans ambiguïté. Toute action est une expérimentation dont les résultats sont contingents et aléatoires. L'action est toujours à inventer, sans que le plus souvent nous ne soyons certains d'avoir trouvé la bonne méthode. L'action est une école d'humilité.

TOLSTOÏ, ROMAIN ROLLAND ET GANDHI
MAÎTRE ET DISCIPLES DE LA NON-VIOLENCE

Par Marie-Françoise Berrendonner

Professeur de lettres modernes en retraite, Marie-Françoise Berrendonner s'intéresse à l'inscription de l'histoire dans la littérature du XIX^e^ siècle et du début du XX^e^. En 1984, elle a soutenu une thèse sur *Le Témoignage sur la guerre dans l'oeuvre de Maurice Genevoix*.

Dès avant la Première Guerre Mondiale Léon Tolstoï avait posé les bases de sa théorie de la non-résistance au mal qui le conduisit à défendre un pacifisme sans concession. Ces prises de position séduisirent à la fois un intellectuel français, Romain Rolland, et un jeune avocat indien, M. K. Gandhi. Nous allons retracer ici le dialogue entre ces trois esprits d'exception[1].

LE PACIFISME DE TOLSTOÏ

On ne peut accuser Tolstoï d'avoir développé des théories pacifistes parce qu'il était un intellectuel

1. Léon Tolstoï (1828-1910) appartient à la génération précédant celle de Romain Rolland (1866-1944) et de Gandhi (1869-1948) (NDRL).

déconnecté de la réalité. Il a été soldat dans le Caucase et en Crimée, il a vu la guerre de près et en a tiré de saisissants témoignages, *Récits de Sébastopol*, publiés en 1855. Il y décrit les corps mutilés et les jeunes vies sacrifiées. Le 24 février 1855, il écrit : « Ma conscience et mon sens de la justice m'interdisent de taire le mal qui se perpétue ouvertement devant moi. Nous n'avons pas d'armée mais une foule d'esclaves abrutis de discipline. Cette foule ne constitue pas une armée car il n'y a en elle ni attachement réel à la foi, au tsar et à la patrie, ni courage chevaleresque, ni dignité militaire. » À cette date, Tolstoï critique la guerre et l'armée au nom des valeurs morales inculquées aux officiers issus de la noblesse. Cependant l'expérience directe du combat et de la souffrance le conduit à s'interroger sur le sens de ces valeurs guerrières. Il démissionne finalement de l'armée en novembre 1856. En 1857, lors d'un voyage en Europe, il assiste, horrifié, à Paris à une exécution capitale. Sa condamnation absolue de l'armée et de l'institution judiciaire, haïssables parce qu'elles donnent légalement la mort, trouve son origine dans ces deux expériences.

Dans *La Guerre et la paix* (1869), le prince André passe de l'enthousiasme héroïque à la lucidité désespérée. « Qu'est-ce que le métier de la guerre ? Son but, c'est le meurtre ; ses moyens, l'espionnage, la trahison et l'encouragement à trahir, la ruine des habitants, le pillage et le vol organisés pour la subsistance de l'armée. On célébrera des services d'action de grâces parce qu'on aura tué tant et tant d'hommes. Comment, de là-haut, Dieu considère-t-il et accepte-t-il ces prières ? » Au moment de mourir, le prince André revient à l'Évangile et meurt apaisé. Tolstoï, qui a abandonné à seize ans les pratiques religieuses de la foi orthodoxe, a été toute sa vie un lecteur assidu de l'Évangile et il est frappé par la parole fondamentale du Christ : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés ». Il la prend dans sa radicalité absolue comme le refus, en toutes circonstances, de la violence pour répondre à la violence. C'est ce qu'il appelle « la non-résistance au mal », thèse qu'il défend dans *Ma Religion*[2]. Dans ce livre, il avoue avoir été un possédant et un officier et avoir tué. En effet, l'État, se servant de la justice et de l'armée, apprend à obéir, à

2. Publié en 1884.

punir et à tuer. Selon Tolstoï, aucun citoyen ne peut échapper au conflit entre la loi divine d'amour et la loi de l'État dès lors qu'il est impliqué, comme fonctionnaire ou comme soldat, dans les rouages étatiques. En effet, le service de l'État exige une obéissance absolue et l'usage de la force, alors même qu'il contrevient au message évangélique.

En 1878, à l'aube de la cinquantaine, Tolstoï vit ce qu'il appelle lui-même une illumination qui constitue « sa naissance spirituelle » : « Connaître Dieu et vivre, c'est la même chose. Dieu, c'est la Vie. Depuis, cette lumière ne m'a plus quitté », écrit-il. Mais il rejette les dogmes et les sacrements. Il condamne aussi l'approbation, formelle ou tacite, de son Église à la guerre et à la peine de mort. Il prêche alors une morale pratique tirée d'un Évangile dépouillé de ses mystères et reproche à l'Église d'avoir remplacé la foi en Jésus, modèle d'humanité, par la défense de l'institution. C'est ce qu'il explicite en 1883 dans *En quoi consiste ma foi*. La publication de *Résurrection* en 1899 va mettre le feu aux poudres. La censure impériale s'acharne sur le roman qui s'attaque à la fois aux structures étatiques comme la justice et la haute administration[3] et à l'Église en tournant en dérision l'eucharistie. Ces prises de position seront à l'origine de son excommunication prononcée le 22 février 1901.

Mais Tolstoï a toujours été un personnage complexe. Comme l'écrit Romain Rolland dans sa *Vie de Tolstoï*, publiée en 1921, « l'unité, elle n'est point dans l'esprit ni dans le cœur de Tolstoï, elle est dans le combat de ses passions en lui ». Et son pacifisme, s'il est clairement théorisé, n'est pas pour autant facile à vivre. Quand éclate la guerre russo-japonaise, le 27 janvier 1904, la fragilité du pouvoir de Nicolas II et les insuffisances de son armée sont évidentes pour Tolstoï, déchiré entre sa fierté d'ancien officier russe et son pacifisme qui lui interdit de prendre parti. Il est accablé par les défaites de l'armée russe et avoue « qu'il lutte contre son patriotisme ». Ce qui est beau chez Tolstoï c'est qu'il pense contre lui-même, contre son éducation, contre son orgueil, contre sa classe sociale.

Un peu avant le tournant du siècle, devenu une sorte de sage auquel on rend visite dans son domaine d'Iasnaïa Poliana, il reçoit une abondante

3. Notamment le procureur du saint Synode, l'administrateur de l'Église orthodoxe nommé par le tsar.

correspondance et en 1887, un jeune Français de vingt-et-un ans lui adresse une lettre.

ROMAIN ROLLAND : « LE SILLAGE LUMINEUX DE LA BARQUE DE GALILÉE »

Romain Rolland, alors élève de l'ENS, a découvert Tolstoï en lisant ses romans qui viennent d'être traduits en français, *La Guerre et la paix*, *Anna Karénine*, *Enfance*, *Adolescence* et *La Mort d'Ivan Illitch*. Fasciné par ces œuvres qui lui semblent répondre à ses interrogations existentielles, il écrit à Tolstoï pour lui confier son admiration mais aussi pour lui demander des précisions sur l'importance que celui-ci accorde au travail manuel dans la formation des jeunes et sur le rôle de l'art. Tolstoï lui répond le 8 octobre 1887 par une longue lettre écrite en français dont voici un des passages marquants : « La formule morale la plus simple est de se faire servir par les autres aussi peu que possible et de servir les autres autant que possible. » Le travail de l'artiste a donc pour première fonction d'être utile à autrui, et d'unir les hommes. Toute véritable vocation puise son origine non seulement dans l'amour de l'art mais dans celui de l'humanité. Le jeune étudiant est bouleversé par la bienveillance que Tolstoï lui témoigne en commençant sa lettre par « cher frère ». R. Rolland mettra dix ans avant d'écrire de nouveau à Tolstoï, toujours pour lui parler de sa conception de l'art. Il déplore aussi la déchristianisation de la France et la libre-pensée triomphante sous la III^{e} République qui, selon lui « enfonce le peuple dans une apathie jouisseuse ». Enfin, dans cette lettre, il affirme avoir combattu la peur de la mort par « la libre foi qui lui fait tant de bien » et il espère communiquer cette joie à ses lecteurs en « les arrachant au néant ». R. Rolland, dans sa correspondance avec Tolstoï, explicite ses interrogations sur le rôle de l'art et la fonction de l'artiste ainsi que ses préoccupations métaphysiques et religieuses.

Quand éclate la Première Guerre mondiale, il est en Suisse. Trop âgé pour être mobilisé (il a 48 ans), il décide de se battre pour ses convictions et avec ses propres armes, la plume. Il a des amis allemands, il est passionné par la culture allemande et particulièrement par Beethoven auquel il a consacré une biographie en 1903. Il ne peut donc se résoudre à haïr l'adversaire et à

participer à la guerre de propagande patriotique à laquelle se livrent de nombreux intellectuels dans les deux camps. Il écrit alors une série de seize articles qui paraissent entre le 29 août 1914 et le 2 août 1915 dans différents journaux, principalement *La Tribune de Genève*. Ils seront réunis en un volume, *Au-dessus de la mêlée*, fin 1915. Sa position, très solitaire, et donc très contestée, est claire. Pour lui, « l'amour de la patrie ne peut fleurir dans la haine des autres patries »[4]. « Au-dessus des droits de la patrie sont ceux de l'esprit humain »[5], écrit-il. Il déplore que les intellectuels se soient mis au service des idéologies bellicistes et nationalistes, et voit dans cette attitude ce que Julien Benda appellera plus tard « la trahison des clercs »[6]. Il retrouve la pensée de Tolstoï quand il fustige les chrétiens qui affirment que la guerre exalte les vertus du sacrifice « pour se consoler de trahir les ordres de leur Maître »[7]. S'interrogeant sur deux nationalismes, le pangermanisme et le panslavisme[8], il loue Tolstoï pour ses vigoureuses dénonciations du tsarisme et « l'immense Russie qui regorge de forces jeunes et révolutionnaires laissant entrevoir un renouvellement prochain ». Dans un article dont le titre illustre sa vision évangélique[9], il reconnaît que la foi est mise à rude épreuve en ces jours d'injustices et de cruautés d'un nouveau genre, mais il s'interroge : « Ne le fut-elle pas davantage aux temps où elle fut confiée aux pêcheurs de Judée par Celui que l'humanité prétend révérer toujours, des lèvres, plutôt que du cœur ? » Un peu plus loin, il affirme que « les flots de sang, les villes incendiées, toutes les atrocités n'effaceront jamais dans nos âmes tourmentées le sillage lumineux de la barque de Galilée ». Pour R. Rolland l'alliance de la foi et de la raison est essentielle car la foi exprime la dimension transcendante de l'homme, tandis que la raison est « la patrie de tous les hommes », ce qui les unit sans considération de nationalité ou de religion.

R. Rolland complétera son hommage à Tolstoï en

4. *Au-dessus de la mêlée*, 15 septembre 1914.
5. *Pro aris, septembre* 1914.
6. *La Trahison des clercs* est paru en 1927.
7. *Au-dessus de la mêlée*, 15 septembre 1914.
8. *« De deux maux le moindre : pangermanisme et panslavisme ? »*, 10 octobre 1914.
9. *« Notre prochain, l'ennemi »*, 15 mars 1915.

lui consacrant une belle biographie en 1921. Selon le mot de Zweig cet ouvrage est un requiem, à savoir « une messe dite par amour, pour célébrer un mort et proclamer que la résurrection est proche ». Ajoutons que R. Rolland est vraiment un passeur puisqu'il écrit en 1924 une biographie de Gandhi.

Dans cet ouvrage, il révèle qu'en 1893 la lecture de l'Évangile et en particulier du Sermon sur la montagne constitua pour Gandhi la révélation de la valeur de la résistance passive. La lecture du livre de Tolstoï, *Le Royaume de Dieu est en vous* (1894), donna sa forme définitive à cette illumination.

GANDHI INSPIRÉ PAR TOLSTOÏ

Si Gandhi est nourri des œuvres de Tolstoï, celui-ci a montré aussi un intérêt précoce pour les spiritualités du Moyen et de l'Extrême Orient. Lors de ses études à Kazan, il avait choisi la faculté des langues orientales et la section arabo-turque. À dix-neuf ans, malade, il rencontre à l'hôpital de Kazan un prêtre lama bouddhiste blessé grièvement qui lui révèle la loi de non-résistance au mal. Beaucoup plus tard Tolstoï lit les penseurs indiens. Dans sa *Lettre à un Indien* du 14 décembre 1909, il écrit à C. R. Das qui rejetait la non résistance au mal, pensant que seule la violence pourrait libérer son pays de la colonisation anglaise : « Ne résistez pas au mal, à la contrainte de l'administration, des tribunaux, des impôts et surtout de l'armée. Et rien ni personne ne pourra vous asservir. »

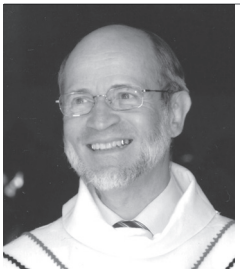
Gandhi est subjugué en découvrant ce texte et il écrit une lettre à Tolstoï pour l'informer de la ségrégation et de la violence dont sont victimes les Hindous au Transvaal. Il projette de lancer un concours sur « l'éthique et l'efficacité de la résistance passive » et demande à Tolstoï d'appuyer sa démarche. Celui-ci lui apporte un chaleureux soutien et lui parle des actions non-violentes en Russie, notamment des refus de service militaire. Dans sa deuxième lettre du 10 novembre 1909, Gandhi espère que l'appui de Tolstoï donnera un retentissement mondial au combat des Hindous du Transvaal. Dans une nouvelle lettre du 4 avril 1910, il envoie à Tolstoï son livre *Indian Home Rule* et sollicite son avis sur cette lecture. Le dernier

échange de lettres a lieu entre le 15 août 1910 (Gandhi) et le 7 septembre (Tolstoï)[10]. Dans cette longue missive, Tolstoï donne la dernière définition de la non-résistance au mal, qui est la loi d'amour visant à l'harmonie des âmes. Il rappelle que cette loi d'amour émane du Christ et que trop souvent la civilisation chrétienne a composé avec la violence et la loi du plus fort. Il souligne enfin la contradiction invivable dans laquelle se débattent les peuples chrétiens qui admettent la loi de l'amour comme loi première mais se soumettent de fait à la violence jugée nécessaire des gouvernements, des armées et des tribunaux. Cette contradiction ne peut-être résolue, selon Tolstoï au soir de sa vie, que par la suppression de l'appareil d'État « avec ses impôts, ses institutions juridiques et policières et ses armées ».

Gandhi mettra en pratique ce message, en créant près de Johannesburg une « ferme Tolstoï » où l'on menait une vie communautaire, où l'on respectait les règles du végétarisme et où l'on partageait les tâches ménagères, agricoles et artisanales. Bien plus tard, sans aller jusqu'à l'anarchisme prôné par Tolstoï, mais en désorganisant l'économie coloniale, il obtiendra la liberté de son peuple. Il y perdra la vie.

Le choix de la non-violence fut, pour ces trois hommes, inséparable de leur lecture de l'Évangile et de leur quête de vérité au service de la justice. Ils apprirent aux autres à résister pacifiquement à l'autorité quand elle était injuste et étaient convaincus que toute transformation sociale ne peut s'accomplir qu'accompagnée d'une transformation spirituelle.

10. Rappelons que Tolstoï est mort le 20 novembre 1910 (calendrier grégorien).



« Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix » (*Jn* 14, 27)

Par Yves-Marie Blanchard

Yves-Marie Blanchard est prêtre du diocèse de Poitiers, professeur honoraire de l'Institut Catholique de Paris

Malgré la force de cette double affirmation de Jésus, au sein des discours d'avant la Croix, il faut reconnaître que la paix est une denrée rare au menu du quatrième évangile, avec seulement six occurrences d'un mot figurant une centaine de fois dans l'ensemble du Nouveau Testament.

Certes le mot grec *eirênê* recouvre, pour une bonne part, la notion hébraïque de paix – *shalom* – avec ce que cela comporte de bien-être, d'abondance et de prospérité, tant matériels que spirituels. Toutefois la salutation de règle dans les épîtres pauliniennes associe « grâce » et « paix » (*Rm* 1, 7 ; *1 Co* 1, 3 ; *2 Co* 1, 2 ; *Ga* 1, 3 ; *Ep* 1, 2 ; *Ph* 1, 2 ; *Col* 1, 2 ; *1 Th* 1, 1 ; *2 Th* 1, 2 ; *Tt* 1, 4 ; *Phm* 3) selon un binôme parfois élargi à la « miséricorde » (parfaite expression de la tendresse

divine), comme il advient dans les deux lettres à Timothée (*1 Tm* 1, 2 ; *2 Tm* 1, 2). La dimension de gratuité (grec *charis*), générosité, liberté, vient donc s'ajouter au sentiment de plénitude, inhérent à l'étymologie du mot *shalom*. La salutation « paix à vous ! » accompagne d'ailleurs la manifestation du Ressuscité auprès des disciples, tant chez Jean (trois des six occurrences du mot « paix » : 20, 19.21.26) que chez Luc (24, 36). La paix semble dès lors caractériser le climat de communion établi entre Jésus et les siens, au-delà même de la Croix, moyennant un mode de relation inédit et conforme à l'être nouveau du Christ ressuscité.

LA « PAIX DU CHRIST »

La proposition énoncée en 14, 27a – « Je vous laisse… je vous donne / la paix… ma paix » – traduit une évidente progression, soulignant la gratuité du geste de Jésus (à proprement parler, un don) et, en conséquence, le lien personnel établi avec les disciples : « *ma paix* ». En outre, l'ordre des mots dans la phrase grecque suggère une insistance sur ladite paix, d'où la possibilité de traduire : « C'est la paix que je vous laisse, ma paix que je vous donne. » Il y a bien, dans ce don, quelque chose de nouveau, en tout cas de différent des échanges ordinaires entre les êtres humains. La singularité du don, effectué par Jésus dès avant sa mort mais appelé à prendre toute sa force au-delà de la résurrection, se trouve d'ailleurs soulignée par la deuxième phrase du verset : « Ce n'est pas comme le monde la donne que moi je vous la donne. » (14, 27b) La question est bien alors de savoir en quoi la « paix du Christ », celle même que nous échangeons à la messe, est d'un autre ordre que le sens commun reconnu à ce mot. Le contexte du chapitre 14 – premier des trois volets du grand discours testamentaire de Jésus, selon Jean – pourra nous aider à y voir un peu plus clair.

Plusieurs affirmations essentielles ressortent, en effet, des propos de Jésus au chapitre 14.

1. Le départ de Jésus constitue certes une épreuve, mais il n'y a pas lieu de douter de la capacité qu'aura Jésus de conduire les disciples auprès du Père, quelles que soient leurs particularités ou leurs diversités, car « dans la maison du Père, il y a bien des demeures » (14, 2).

2. Il n'y a pas non plus lieu de s'inquiéter sur le chemin à prendre pour aller vers Dieu : le Christ Jésus est, dans sa personne même, « chemin, vérité et vie » (14, 6), nous donnant de voir en son humanité le visage même du Dieu invisible : « Qui m'a vu, a vu le Père. » (14, 9)

3. Si le Père et le Fils sont ainsi étroitement unis – « Je suis dans le Père et le Père est en moi. » (14, 11) – la fidélité des disciples aux paroles de Jésus leur donnera d'agir à la façon même de Jésus, voire de « faire encore plus grand que lui » (14, 12).

4. Dès lors, les disciples sont assurés d'être exaucés dans leurs prières, pourvu que leurs demandes soient adressées « au nom de Jésus » (14, 14). Ainsi recevront-ils l'Esprit Paraclet (14, 16) qui viendra pallier l'absence de Jésus – « Je ne vous laisserai pas orphelins. » (14, 18) – et leur donnera de « faire mémoire » de tout ce que Jésus leur aura déjà enseigné (14, 26).

5. De toutes façons, ce sera l'amour – et l'amour seul – qui manifestera au monde tant la fidélité des disciples aux paroles et aux commandements de Jésus (14, 21.23.24) que leur communion au lien parfait unissant le Père et le Fils : « Celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et moi-même je l'aimerai et me manifesterai à lui. » (14, 21)

6. Enfin, Jésus accompagne son départ de la promesse assurée de son retour (14, 28), dès lors que son passage vers le Père n'aura fait qu'ancrer encore davantage dans l'amour du Père les liens définitivement noués avec les disciples (14, 23).

LA PAIX, UNE RÉALITÉ THÉOLOGALE

La paix ainsi offerte aux disciples n'est pas « du même ordre » (signification de la conjonction grecque *kathôs*, plus forte qu'un simple « comme ») que les paix sociale, politique, économique, auxquelles le monde peut légitimement prétendre. La paix selon saint Jean constitue une réalité proprement « théologale », c'est-à-dire qu'elle traduit la qualité intrinsèque de la relation établie entre, d'une part le Père et le Fils tenus pour indissociables, d'autre part les disciples, fidèles à la Parole de Jésus et décidés à vivre de son amour reçu comme le seul et parfait commandement (14, 21.24).

Cette paix s'oppose donc à une forme d'inquiétude qui ne serait que manque de foi à l'égard du Père aussi bien que du Fils. Il ne s'agit bien sûr pas d'abord d'un état psychologique, mais d'un trouble bien plus profond, affectant le cœur humain à la racine même de la foi, ou non-foi.

L'injonction initiale : « Que votre cœur ne soit pas bouleversé ! » (14, 1a) reçoit, en effet, comme légitimation première l'appel insistant à une foi, que nous dirions quasiment trinitaire, vu la référence ultérieure à l'Esprit Saint Paraclet (14, 16.26) : « Croyez en Dieu, croyez aussi en moi. » (14, 1b) De même, un peu plus loin, le dernier mot du chapitre 16 – que l'on considère comme le deuxième volet du grand discours d'avant la Croix – est un appel au courage, assorti d'une annonce non équivoque : « Dans le monde, vous êtes en situation de détresse. »

« Eh bien, courage ! Moi je suis vainqueur du monde. » (16, 33b) Ici, le monde désigne, non pas l'humanité en général, dont on sait par ailleurs que Dieu l'a « tellement aimée » (cf. 3, 16-17), mais bien le type de société païenne à laquelle se trouve confrontée la communauté héritière du Disciple bien-aimé, le mystérieux « auteur » du quatrième évangile. Or, le courage attendu des disciples se présente justement comme le fruit d'une paix intérieure reçue des paroles mêmes de Jésus : « Voilà ce que je vous ai dit, afin qu'en moi vous soyez dans la paix. » (16, 33a)

La jonction ici opérée entre les expressions « en moi » et « dans la paix » marque bien la racine christologique de la paix selon saint Jean.

Malgré le climat d'opposition pouvant affecter la relation au monde environnant, voire le dialogue avec la synagogue juive, quand ce n'est pas purement et simplement la communauté elle-même déchirée par une crise sévère (voir, à ce sujet, le témoignage éloquent de la première épître de Jean), la relation des disciples à la personne de Jésus ressuscité les met en mesure de dépasser l'état premier de trouble (14, 1), bien légitime au regard de la situation.

En ce sens, l'horizon contemporain de la rédaction de l'évangile (sans doute le dernier tiers du premier siècle) coïncide avec le contexte narratif du livre, à savoir les dernières heures de Jésus auprès

des siens, avant que s'ouvre le récit de la Passion.

LA PAIX, DON DU RESSUSCITÉ

La jonction des deux horizons – celui de Jésus, et celui de la communauté johannique – opère d'autant mieux que la paix en question, à proprement parler « jaillit » de l'événement pascal, ainsi que l'attestent les récits d'apparitions du Ressuscité. Tout d'abord, au soir de Pâques, tandis que Jésus franchit les portes « closes par peur des Judéens » et se tient au milieu du groupe des disciples apeurés, sa présence prend corps en ces simples mots : « Paix à vous ! » (20, 19) Il n'y a pas lieu de choisir entre une expression optative (« La paix soit avec vous ! ») ou une pure déclaration : « La paix est avec vous ! » La proposition nominale en grec autorise les deux interprétations, selon la dialectique bien connue du déjà-là/pas encore. Il suffit, en effet, que le Ressuscité manifeste sa présence pour que la paix soit réellement établie ; il n'en restera pas moins à la désirer, l'attendre, et tout faire pour en accélérer le plein avènement, selon la promesse même de Jésus : « Je m'en vais et je [re]viendrai vers vous. » (14, 28) Dès lors, le courage attendu (16, 33) sera à la fois basé sur l'assurance qu'en Jésus-Christ le mal est déjà vaincu, et confronté aux épreuves inévitables dès lors que la royauté de Jésus s'inscrira à contre-courant des sociétés humaines, si bien représentées par le gouverneur romain de l'époque (cf. au cœur du récit johannique de la Passion, le dialogue poignant entre Jésus et Pilate : 18, 33-36).

Or, la salutation du Ressuscité – « Paix à vous ! » – se trouve redoublée (20, 21) à l'instant même où Jésus confère aux disciples le statut d'envoyés (nous dirions « apôtres », même si le mot n'est pas employé par Jean, qui s'en tient au verbe *apostellô*), non seulement à sa suite, mais selon une véritable configuration de leur être à la personne même du Fils envoyé. Une fois encore, la conjonction *kathôs* dit plus qu'une imitation ou comparaison avec la mission de Jésus. C'est bien « dans la mesure » où le Fils est le premier envoyé, à l'initiative du Père, que les disciples sont à leur tour envoyés dans le monde. Ainsi, l'envoi des apôtres participe pleinement de la mission du Fils et, s'il s'agit là de paix, ce n'est certes pas au sens d'une pure tranquillité humaine. L'obstacle du péché saute aux yeux du lecteur (20, 23), qui voit Jésus empressé de doter ses disciples de l'autorité nécessaire pour remettre (pardonner)

ou contenir (maîtriser) les fautes commises[1], sans doute d'abord par les membres de la communauté, si ce n'est aussi les personnes abordées au titre de la mission. Entre temps – et cela est capital – Jésus aura tout à la fois soufflé sur les disciples et déclaré : « Recevez l'Esprit Saint » (20, 22), sans qu'il soit possible de dire si le don de l'Esprit vaut d'abord pour l'envoi vers le monde (20, 21) ou s'il concerne tout autant la discipline de rémission/contention du péché (20, 23). Sans doute peut-on tenir ensemble les deux interprétations, dans le souci de respecter le discours johannique sur l'Esprit, quelque peu différent de celui de *Luc-Actes* qui nous est plus familier. La dernière occurrence du mot « paix » viendra avec le récit du huitième jour de Pâques et la rencontre de Jésus ressuscité avec Thomas, malheureusement absent au soir de la résurrection. La paix sera à nouveau le premier don du Ressuscité (20, 26), avant même que Thomas soit autorisé à mettre le doigt et la main dans les plaies de Jésus (20, 27). Le texte d'ailleurs ne dit pas si Thomas a eu le temps d'accomplir ce geste, tant son cri de foi – « Mon Seigneur et mon Dieu ! » (20, 28) – paraît jaillir instantanément, en réponse à la voix de Jésus et de façon aussi directe que dans le cas de Marie de Magdala, au matin de Pâques (20, 16). La paix est donc bien l'expression de la relation vivante au Ressuscité : loin d'être un appel à la passivité, elle est inséparable de la foi. Elle pousse donc à un engagement actif et dynamique, à l'instar des derniers mots du chapitre 14 : « Levez-vous – litt. : réveillez-vous (le verbe même de la résurrection) – partons d'ici ! » (14, 31) Or, nous connaissons la suite : le récit de la Croix, jusques y compris les manifestations pascales du Ressuscité, ouvertes par la salutation « Paix à vous ! », trois fois mentionnée[2] (20, 19.21.26).

1. Le texte est communément compris comme s'appliquant à une discipline pénitentielle qui autoriserait les disciples soit à remettre les péchés, soit à les maintenir. En réalité, si le premier membre de la proposition ne pose pas de problème (verbe *aphiêmi* : laisser aller, enlever, effacer), le second pourrait être compris différemment. En effet, le verbe grec *krateô* ne signifie pas « maintenir, conserver » mais bel et bien « dominer, maîtriser, contenir », ce qu'autorise aussi bien le texte latin (verbe *retineo*, ici opposé à *remitto*). D'où notre interprétation, qui pourrait faire écho à la parole de Dieu, telle qu'adressée à Caïn : « Le péché est accroupi à ta porte. Il est à l'affût, mais tu dois *le dominer* » (*Gn* 4,7) selon la récente traduction officielle de la liturgie catholique (2014). Dans ce cas précis, il n'est malheureusement pas possible de se référer au texte de la *Septante* (version grecque de l'Ancien Testament) qui présente une version différente du verset en débat.

2. D'une étrange façon, la salutation « Paix à toi ! » – non seulement le « très cher Gaïus » destinataire du message, mais aussi bien tout lecteur convié à la rencontre « de vive voix » (litt. : bouche à bouche) – constitue le dernier mot du corpus johannique, en finale de la troisième épître de Jean (3 *Jn* 15).

PRIÈRE POUR LA PAIX DU PATRIARCHE ATHÉNAGORAS Ier DE CONSTANTINOPLE

Il faut mener la guerre la plus dure contre soi-même.
Il faut arriver à se désarmer.
J'ai mené cette guerre pendant des années, elle a été terrible.

Mais je suis désarmé.
Je n'ai plus peur de rien, car l'amour chasse la peur.

Je suis désarmé de la volonté d'avoir raison,
de me justifier en disqualifiant les autres.

Je ne suis plus sur mes gardes, jalousement crispé sur mes richesses.
J'accueille et je partage.

Je ne tiens pas particulièrement à mes idées, à mes projets.

Si l'on m'en présente de meilleurs,
ou plutôt non, pas meilleurs, mais bons, j'accepte sans regrets.

J'ai renoncé au comparatif.

Ce qui est bon, vrai, réel, est toujours pour moi le meilleur.

C'est pourquoi je n'ai plus peur. Quand on n'a plus rien, on n'a plus peur.

Si l'on se désarme, si l'on se dépossède,
si l'on s'ouvre au Dieu-Homme qui fait toutes choses nouvelles,
alors, Lui, efface le mauvais passé
et nous rend un temps neuf où tout est possible.

Patriarche Athénagoras Ier de Constantinople
(extrait de : *Dialogues avec le patriarche Athénagora*s par Olivier Clément)

UN CHEMIN DE PAIX

Par une carmélite de Mazille

Je crois que la paix a quelque chose à voir avec le paradis, avec l'état paradisiaque. C'est une paix en l'homme, entre les hommes, avec tous les êtres vivants aussi, les animaux, les végétaux. C'est *Isaïe* 11, cette paix du commencement et de la fin, donnée à l'origine par Celui qui fit advenir la lumière et qui vit que tout était bon, et reconquise à travers un long chemin de réconciliation par, grâce au Prince de la Paix (*Is* 9, 5), Celui qui est notre Paix (*Ep* 2, 14) et qui nous guide sur ce chemin.

UNE RÉCONCILIATION DONNÉE D'EN HAUT

Chaque jour, ce « chemin de la paix » nous est rappelé par le cantique de Zacharie (*Lc* 2, 79).

Nous y entendons qu'il s'agit d'abord de « rémission des péchés », de « miséricorde », ces vieux mots toujours à se réapproprier, à « traduire » dans nos vies : refaire ce chemin autant de fois qu'il le faudra pour « accepter d'être accepté en dépit du fait que nous soyons inacceptables » (Paul Tillich, *Le courage d'être*). La réconciliation avec nous-mêmes, avec nos erreurs du passé et tout ce qu'on ne trouve pas terrible en soi, nous est donné d'en haut. Accepter d'être aimé par Lui. Alors la lumière peut se lever à nouveau, chaque matin à l'intérieur : « l'astre d'en haut nous visite »… et nous pouvons participer à sa mission de paix, l'entendre comme un appel : à avancer toujours plus profond dans cette confiance en son amour plus fort que tous nos recroquevillements, « pour illuminer ceux qui demeurent dans les ténèbres et l'ombre de la mort » (*Lc* 2, 79). En écho, résonne la parole de cet éminent moine, Séraphin de Sarov : « Trouve la paix en toi et des milliers autour de toi trouveront le salut. »

À partir de là, tout est déjà donné, et il nous faut marcher sur ce chemin à l'allure pascale : « Ce n'est pas la paix que je suis venu apporter mais le glaive. » (*Mt* 10, 34)

Chemin de vérité. Une vérité qui mène du vieil homme à l'Homme nouveau en nous, capable de vivre sa vie à partir d'un Autre, capable de relayer Sa Parole en l'ayant accueillie sans faire semblant, comme un prophète. Capable de démasquer les idoles en soi-même, de dénoncer les idoles autour de soi. La paix est à ce prix-là. Présence de résurrection, qu'on reconnaît après coup (*Lc* 24, 36 ; *Jn* 20, 19), comme revenu de la mort.

Les contrefaçons sont nombreuses : « Ils pansent à la légère la blessure de mon peuple en disant " Paix ! Paix ! " alors qu'il n'y a point de paix. » (*Jr* 6, 14) Il faut longtemps se faire la guerre à soi-même, comme le dit le patriarche Athénagoras dans sa fameuse prière sur son désarmement intérieur.

PARTICIPER À LA PAIX DU RESSUCITÉ

Être dans une vigilance constante vis-à-vis de ses pensées, toutes ces mauvaises pensées qui nous traversent souvent, de jugement, d'orgueil, de jalousie, de désir d'avoir raison, d'être reconnu,

d'avoir du pouvoir, du succès, du plaisir, du bien-être… On les voit bien, dans notre vie monastique. Arriver à les regarder, ces mauvaises pensées, et simplement à s'en détacher, à les mettre à distance, à tout réorienter vers le Crucifié. Vivre ce retournement avec Lui, là où le mal est resté cloué, définitivement. Voir le serpent dressé, le serpent d'airain, la Croix, l'arbre de la connaissance du bien et du mal, bien discerné, ça en guérit.

Participer à la paix du Ressuscité, c'est être capable de communiquer de façon non violente (bannir les reproches, accusations et auto-accusations…) ; c'est aussi témoigner d'une certaine délicatesse dans nos gestes, nos actes les plus quotidiens (notre manière de fermer une porte !) nous préparant ainsi à vivre un profond respect envers tout ce (tous ceux) qui nous entoure(ent).
Mais qu'il est onéreux ce travail ! On n'a pas envie de regarder ce qui fait mal ! Il n'y a pourtant que cela qui délivre vraiment. Dans tout processus de réconciliation, il y a confrontation, relecture, aveu… En Allemagne, tant de reportages diffusés ces dernières décennies sur le nazisme, en Afrique du Sud, les commissions instituées par Desmond Tutu, etc. On ne peut tenir dans ce processus que d'espérer en un au-delà, en un tiers, en un Père qui espère réunir tous ses enfants dispersés un jour, l'aîné et le cadet, le coupable et l'innocent, l'athée et le croyant, le pur et l'impur… « Nous sommes tous coupables pour tous » écrivait Dostoïevski, et l'Idiot, et Aliocha et Mitia, ces trois figures christiques ont accepté de prendre la place du Serviteur souffrant, place rédemptrice, pour d'autres.

Dans une autre perspective, dans un autre style, Thérèse d'Avila écrivait à ses filles : « C'est là, dans la façon de supporter ces fautes sans s'en épouvanter que se manifeste et s'exerce l'amour. » (*Chemin de Perfection VII*, 7). D'une façon ou d'une autre, il s'agit de recouvrir le « mal », la « faute » de l'autre, ma sœur, mon frère, ou de moi-même, l'absorber, l'assumer, le porter dans la discrétion qui sait qu'on tombe, chacun à notre tour, et qu'alors, nous aimerions être relevés par un regard qui ne juge pas, par un sourire qui comprend et qui sait, qui croit, qui persévère à croire que « c'est ce qui est faible dans le monde que Dieu a choisi pour confondre ce qui est fort » (*1 Co* 1, 27).

Alors la paix est un désir, une persévérance dans le désir, fondé sur cette miséricorde, cet amour jamais repris du Père et du Fils dans l'Esprit.

ÉLARGIR LA MISÉRICORDE

Aujourd'hui cependant, il nous faut ajouter que ce désir et cette miséricorde, il faut les élargir à plus vaste que notre seule humanité, aux animaux, aux arbres, aux plantes, à la terre. Le paradis était un jardin… L'humain ne peut plus penser aujourd'hui la paix hors-sol, car « tout est lié »… le petit refrain de *Laudato si'*. Et la terre nous enseigne plus que jamais la gratuité, le respect du visible et de l'invisible du vivant (les bactéries, les tout petits insectes…), le fait que pour que tout fonctionne, chacun doit avoir sa place. Dans la chaîne alimentaire, comme dans tout corps communautaire ou social. Parce que tout sert la vie, et la louange, aurait dit l'auteur du cantique des créatures. Celle-ci est probablement l'expression la plus achevée de la paix, ou de son espérance, au cœur de chacun. « Du plus grand au plus petit » (*Ps* 113b, 13), tous loueront le Seigneur. Seuls « les morts ne louent pas le Seigneur, ni ceux qui descendent au silence » (v. 17). Contribuons à maintenir le chant de la terre et de tous ses habitants pour qu'un jour la paix advienne pour tous. Pour qu'il n'y ait plus besoin de migrer pour la trouver. Pour qu'il n'y ait plus besoin de chercher toujours de nouvelles protections, des sécurités, contre les menaces (des pesticides aux boucliers anti-missiles), mais que chacun compte aux yeux de l'autre comme un frère, une sœur, ayant même origine et même destination : le paradis ! Et y ait sa place, sa juste place, dès ici-bas.

« La paix est le point d'arrivée de l'humanité »
Paul VI, 1er janvier 1974

RACINES DE PAIX

Par une carmélite de Mazille

« Chères sentinelles de Dieu, vous ouvrez un monde fort, solide, dans ses racines de paix… » Celle qui nous écrivait cela n'était pas une familière des parvis ecclésiaux, loin de là ! Si elle s'est laissée apprivoiser peu à peu par la colline du Carmel, c'est à travers les fleurs, les arbres, la cueillette des fruits… Et elle connaît les racines de la paix ? Mystère du chemin de Dieu en chaque être, qui est merveille à nos yeux !

« COMME UN ARBRE PLANTÉ AU BORD DE L'EAU, QUI POUSSE VERS LE COURANT SES RACINES… » (*JÉRÉMIE* 17, 8)

Si souvent, ce sont les autres qui réveillent en nous le désir des racines de paix, leur fraîcheur

d'eau vive, leur force de résistance. Mais où donc sont-elles ces racines ? D'instinct nous dirons, en un lieu où s'estompent nos singularités d'âge, de cultures, de nationalités, pour les faire converger dans un désir plus vaste que tous les intérêts émiettés, un lieu contestant toute idée de « clôture » (!) mais qui invite à étendre ses cordages, déplacer ses piquets… (Cf. *Isaïe* 54, 2) La liturgie peut ouvrir sur cet espace-là… et créer comme un unisson, à des milliers de distances et plus encore de contexte, avec ce que vivent des sœurs ou frères, dans la violence de la guerre, de l'errance, de la maladie, de situation familiale critique… Reconnaissance de notre fraternité fondamentale et de ce que nous pouvons vraiment les uns pour les autres à ce niveau de profondeur où coule l'eau abreuvant les racines de la paix, et qui, vers eux, passe par notre simple quotidien – apparemment simple – ici sur la colline. Le reconnaître est déjà bien, avoir le courage d'en vivre les implications sans se défiler est autre chose ! La paix est une grande œuvre mais elle s'alimente d'une multitude de petites qui requièrent moult engagements d'énergie, consentements à l'humus, patients recommencements… Aux racines de la paix, oui, quelque chose est à recevoir, jour après jour, dans la conscience que l'arbre qui grandit n'est pas de nous, – mais pas sans nous – , que les fruits qui mûriront peut-être, le feront à notre insu mais non sans que nous en soyons aussi nourries de surcroît et au-delà de toute attente.

Un Autre tous les jours nous redit : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix… » Bien sûr, on peut entendre ces paroles comme un doudou rassurant pour âmes inquiètes – et après tout, les petits enfants que nous restons ont parfois besoin de les recevoir ainsi – mais n'y-a-t-il pas là aussi un testament exigeant… ? Tâche colossale à poursuivre qui, puisqu'elle dépasse nos simples forces, demande cette répétition bienfaisante que la liturgie, dans sa pédagogie, nous réitère à chaque Eucharistie. Sa paix de Ressuscité, celle dont Il a béni les Onze, claquemurés dans leur peine et leur peur, Il vient encore la remettre entre nos mains, pour qu'elle circule, lave, cautérise, féconde, car elle est bien là l'eau vive qui alimente les racines… Nous laisser rejoindre par le Crucifié Ressuscité dont les plaies ouvertes ruissellent la paix, Le connaître, Lui (*Ph* 3,10), marcher à vie à ses côtés, son Évangile en poche du cœur. Le laisser relancer chaque jour le pari

fou de la vie fraternelle possible, avec la gratuité du service incognito, le pardon coûteux à échanger, les déceptions récurrentes à rejeter de notre besace, comme autant de cailloux, pour continuer la marche espérante.

UN MONDE FORT, OUVERT EN SES RACINES DE PAIX.

Même si c'est une gageure que cette vie en communauté, terre à terre, au milieu de cette périphérie que devient le monde paysan, où tant d'existences sont désormais plus solitaires que la nôtre, en tentant désespérément de résister à l'engrenage économique qui les broie et élime leur passion pour ce bel œuvre qui est le leur… Nourriciers de leurs frères, gardiens de la terre et de tout ce qu'elle contient… S'il est vrai qu'il n'est pas de paix sans justice, tenir à sa juste place est déjà faire œuvre de paix, et nous avons la conviction que là réside le cœur de l'appel que nous avons reçu. Être là, ensemble, simplement, pour creuser jusqu'aux « racines de paix ». Cela reviendra, on en est d'accord, à laisser creuser la pauvreté de notre être par la Parole exigeante de Celui qui peut aussi habiller de joyeuse confiance nos regards, nos paroles et nos gestes, pour que transparaisse Sa bénédiction de vainqueur du mal et de la mort : « Paix à vous ! » Et de ces racines-là, un monde continuera de s'ouvrir !

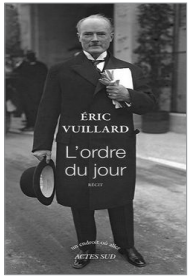
TROIS PRIX GONCOURT DÉNONCENT LA GUERRE

Par Nicolas Renard

Nicolas est retraité, ancien chef d'établissement en ZEP. Il fait partie de l'équipe précarité et il est responsable de la LAC.

L'ART PEUT-IL CONVAINCRE DE L'ABSURDITÉ DE LA GUERRE ? LA LITTÉRATURE PEUT-ELLE CONTRIBUER À LA PAIX ?

Trois récents prix Goncourt peuvent nous en convaincre. Ils dénoncent en effet, chacun à sa façon, la guerre dans ce qu'elle peut avoir de laideur et d'absurdité : *L'ordre du jour* d'Éric Vuillard – prix Goncourt 2017 – aborde la montée du nazisme et l'annexion de l'Autriche en 1938. *Au revoir là-haut* de Pierre Lemaitre – prix Goncourt 2013 – évoque la guerre de 14, tandis que *L'art français de la guerre* d'Alexandre Jenni – prix Goncourt 2011 – traite des guerres coloniales, Indochine et Algérie.



Le plus récent, *L'ordre du jour* est une plongée magistrale et grinçante dans les coulisses de l'histoire au moment où Hitler prend le pouvoir et envahit l'Autriche. Un texte bref et remarquablement écrit qui relate trois épisodes de cet avant-guerre.

Le premier est la réunion, organisée par Göring, des plus grands patrons allemands pour financer le parti nazi, un parti qui milite pour rendre sa puissance à l'Allemagne, pour faire barrage au communisme et pour affaiblir les syndicats.

Le deuxième épisode est un déjeuner en Angleterre, au 10 Downing street, où l'ambassadeur allemand von Ribbentrop abuse les Anglais en parlant de ses exploits tennistiques.

Le troisième décrit l'entrée en Autriche des chars allemands et la panne qui les a retardés. Trois épisodes ponctuels qui montrent comment « les grandes catastrophes s'annoncent à petits pas ». Le grotesque et le tragique se mêlent dans ce récit historique.

Le prix Goncourt 2013 – *Au revoir là-haut* – nous plonge dans l'horreur et les mensonges qui ont suivi la guerre de 14-18. Nous suivons trois anciens combattants liés par un incident sordide : le lieutenant d'Aulnay-Pradelle, pour se venger d'un homme de troupe, Albert, qui lui a sauvé la vie, pousse ce dernier dans un trou d'obus. Mais Albert est à son tour sauvé par Édouard lui-même blessé et gravement défiguré au cours de cette opération de sauvetage.

Où l'on voit ensuite Édouard et Albert jouer sur la fibre patriotique pour lancer une escroquerie en vendant sur papier des monuments aux morts qui ne verront jamais le jour. Tandis que, de son côté, le lieutenant d'Aulnay-Pradelle vend des cercueils sans hésiter à en réduire la taille pour augmenter ses profits, quitte à réduire les cadavres eux-mêmes.

Ce livre volumineux se lit d'un trait et il nous fait pénétrer dans le sordide d'une guerre loin des tirades éloquentes sur l'héroïsme. Il aide aussi à comprendre ce qu'a pu être le calvaire des « gueules cassées ».

Alexandre Jenni enfin. Dans *L'art français de la guerre*, l'auteur, prix Goncourt 2011, nous emmène sur les chemins de l'Indochine et de l'Algérie au moment des guerres d'indépendance dont ces deux pays ont été le cadre. Nous suivons un vétéran qui peint désormais puisqu'il n'a plus de mots après toutes les horreurs dont il a été témoin. Ces deux guerres y sont décrites dans toute leur cruauté. On y perçoit une constante peur de l'autre qui génère les violences les plus sordides. Alexandre Jenni y évoque « le sale parfum des colonies » et la façon dont « nous avons manqué à l'humanité ». Une fresque brillante qui nous invite à la modestie sur le passé récent de notre pays.

*

Oui, la guerre n'est pas belle. Elle peut donner lieu à des actes de courage ou d'abnégation mais elle est aussi un théâtre de violence et de passions sordides loin des discours sur l'héroïsme de ses promoteurs. Ces trois ouvrages pointent le sordide de la violence lorsqu'elle se déchaîne. En 14 comme en 40 et pendant les guerres coloniales la guerre a libéré de vils instincts. C'est ce que suggèrent chacun à sa façon ces trois ouvrages. Ils fournissent la preuve que la littérature peut aussi militer pour la paix avec les armes dont elle dispose.

« JETEZ-NOUS EN PRISON, NOUS VOUS AIMERONS ENCORE »

Par Alain le Négrate

Il y a 50 ans, le 4 avril 1968, Martin Luther King est assassiné à Atlanta. Paul VI n'a pas hésité à comparer le destin tragique de ce Prix Nobel de la Paix à la passion du Christ. Dans ses premières années de théologie, le futur pasteur baptiste a découvert Gandhi qui lui a ouvert l'esprit sur la puissance non-violente du message évangélique :

> « Avant de lire Gandhi, j'avais failli conclure que l'éthique de Jésus n'était efficace que dans les relations individuelles. Les préceptes « Tends l'autre joue » et « Aime ton ennemi » n'étaient valables, selon moi, que pour des conflits opposant des individus à d'autres individus. Or, après avoir lu Gandhi, j'ai compris à quel point je m'étais trompé. Gandhi a probablement été la première personnalité de l'Histoire qui ait su élever l'éthique d'amour formulée par Jésus au-dessus de la simple interaction des individus, pour en faire une force sociale puissante et efficace sur une grande

échelle. Grâce à l'importance accordée par Gandhi à l'amour et à la non-violence, j'ai découvert la méthode que je cherchais pour parvenir à une réforme sociale[1]. »

L'extrait suivant provient d'un sermon « Aimez vos ennemis » rédigé dans la prison d'Albany en Géorgie en 1961, publié avec d'autres textes du vivant du pasteur King :

« Aucun conseil de Jésus probablement n'a été plus difficile à suivre que le commandement d'" aimer vos ennemis ". Les uns ont sincèrement estimé que sa mise en pratique concrète n'est pas possible. Il est facile, disent-ils, d'aimer ceux qui vous aiment, mais qui pourrait aimer ceux qui ouvertement ou insidieusement cherchent à l'abattre ? D'autres, comme le philosophe Nietzsche, prétendent que cette exhortation de Jésus à l'amour pour les ennemis démontre que la morale chrétienne est faite pour les faibles et les poltrons, non pour les forts et les courageux. Jésus, disent-ils, était un idéaliste sans esprit pratique.

Bien loin d'être la pieuse exhortation d'un rêveur d'Utopie, le commandement de l'amour pour nos ennemis exprime une nécessité absolue si nous voulons survivre. L'amour pour les ennemis mêmes est la clé des problèmes à résoudre dans notre monde. Jésus n'est pas un idéaliste sans esprit pratique ; il est le vrai réaliste pratique. […]

Nous pouvons maintenant voir ce que Jésus entend lorsqu'il dit : " Aimez vos ennemis. " Nous devrions être heureux qu'il n'ait pas dit : " Estimez vos ennemis. " Car il

1. Martin Luther King, *Autobiographie*, Bayard, 2015, p. 44.

est presque impossible d'estimer certaines gens. Comment pourrions-nous estimer une personne dont le but avoué est de nous anéantir et de parsemer notre route de pierres d'achoppement ? Comment pourrions-nous estimer une personne qui menace nos enfants et fait sauter nos maisons ? C'est impossible. Mais Jésus reconnaît que l'amour est plus grand que l'estime. […]

Pourquoi aimerons-nous nos ennemis ? La première raison est bien évidente. Rendre haine pour haine multiplie la haine, ajoutant une obscurité plus profonde encore à une nuit déjà privée d'étoiles. L'obscurité ne peut chasser l'obscurité ; seule le peut la lumière. La haine ne peut chasser la haine ; seul le peut l'amour. La haine multiplie la haine, la violence multiplie la violence, la brutalité multiplie la brutalité, en une spirale descendante de destruction. Aussi, quand Jésus dit " Aimez vos ennemis ", il promulgue un avertissement profond, auquel en fin de compte on ne peut échapper. Dans le monde moderne, ne sommes-nous pas acculés à une impasse où il n'y a plus d'autre issue que d'aimer nos ennemis… ou sinon quoi ? La réaction en chaîne du mal – la haine enfantant la haine, les guerres produisant d'autres guerres – doit être brisée, ou nous serons plongés dans les sombres abîmes de l'anéantissement.
Nous devons aimer nos ennemis pour une autre raison : la haine blesse l'âme et déforme la personnalité. Attentifs au fait que la haine est une force mauvaise et dangereuse, nous pensons trop souvent à ses effets sur la personne haïe. […] Mais il y a un autre aspect que nous ne devons jamais oublier. La haine est tout aussi néfaste à la personne qui hait. Comme un cancer caché, la haine corrode la personnalité et en abolit l'unité vitale. La haine détruit en l'homme le sens des valeurs et l'objectivité. Elle le conduit à décrire le beau comme laid et le laid comme beau, à confondre le vrai avec le faux et le faux avec le vrai. […]

Le rapport entre ce que j'ai dit et les relations raciales doit apparaître immédiatement. Il n'y aura pas de solution durable au problème racial tant que les opprimés ne seront pas capables d'aimer leurs ennemis. Les ténèbres de l'injustice raciale ne seront dissipées que par la lumière d'un pardon dans l'amour. Durant plus de trois siècles, les Noirs américains ont été battus par la verge de fer de l'oppression, frustrés le jour et terrorisés la nuit par une injustice intolérable et chargés du poids détestable de la discrimination. Forcés de vivre dans ces conditions honteuses, nous sommes tentés de nous aigrir et de prendre notre revanche dans une haine égale. Mais si cela arrive, l'ordre nouveau que nous voulons ne sera guère qu'une copie de l'ordre ancien. Dans la force et l'humilité nous devons opposer l'amour à la haine.
Évidemment, tout ceci n'est pas pratique. La vie est affaire de lutte, de compétition, de coup pour coup. Et je raconte que Jésus ordonne d'aimer ceux qui nous maltraitent et qui nous persécutent ? Ne suis-je pas comme beaucoup de prédicateurs : idéaliste et dénué de sens pratique ? Peut-être dans quelque distante Utopie, direz-vous, cette idée pourrait-elle servir, mais pas dans le monde dur et froid où nous vivons. […]

À nos adversaires les plus farouches, nous disons : « À votre capacité d'infliger la souffrance, nous opposerons notre capacité d'endurer la souffrance. À votre force physique nous répondrons par la force de nos âmes. Faites-nous ce que vous voulez, et nous continuerons à vous aimer. Nous ne pouvons, en toute bonne conscience, obéir à vos lois injustes, car la non-coopération avec le mal est autant que la coopération avec le bien une obligation morale. Jetez-nous en prison, et nous vous aimerons encore. Envoyez à minuit dans nos communautés vos cagoulards perpétrer la violence et nous laisser à demi-morts, et nous vous aimerons encore. Mais soyez

assurés que nous vous conduirons à l'épuisement par notre capacité de souffrir. Un jour nous gagnerons la liberté, mais pas pour nous seuls. Nous lancerons à vos cœurs et à vos consciences un tel appel que nous vous aurons gagnés en chemin et que notre victoire sera une double victoire[2]. »

Pour terminer, laissons Marguerite Yourcenar conclure par quelques lignes de l'introduction au livre de *Negro spirituals*, sélectionnés et traduits par elle. Elle y évoque M. L. King à propos du 'problème noir' toujours à résoudre, même après la présidence d'Obama :

« L'esprit chrétien a inspiré à un Martin Luther King et à ses adeptes l'héroïque sublimation de leurs propres colères, sans laquelle l'adoption des disciplines de la non-violence n'eût pas été possible. Bien plus, malgré les assertions, vraies en partie, des extrémistes noirs qui reprochent au christianisme d'avoir été pour leur peuple une école de résignation, c'est grâce à lui que le nègre terrorisé arrivé à fond de cale s'est élevé peu à peu, en dépit de la majorité des chrétiens eux-mêmes, à l'idée d'un monde où pourrait régner la justice. Les éléments libéraux de la civilisation blanche, qui sont presque tous aux États-Unis d'origine chrétienne, l'ont aidé à prendre conscience de sa dignité d'homme ; mieux encore, à transformer son combat contre l'iniquité particulière dont il souffre en une épreuve de force entre le juste et l'injuste. C'est en grande partie de la survie dans l'un et l'autre groupe de cet esprit chrétien, qui par malheur jusqu'ici a rarement prédominé dans les affaires du monde, que la solution pacifique du problème noir continue encore à dépendre[3]. »

2. Martin Luther King, *La Force d'aimer*, Casterman, 1964, p. 63-74.
3. Marguerite Yourcenar, *Fleuve profond, sombre rivière*, Gallimard, 1966, p. 27.

Legs : Le don de la vie... en héritage

La Mission de France est habilitée à recevoir des dons, donations, legs et assurances vie.

Pour que continue la présence d'Église qu'assure la Communauté Mission de France dans le monde d'aujourd'hui, vous pouvez léguer tout ou partie de vos biens, étant respectés les droits des héritiers réservataires.

Association diocésaine, la Mission de France est exonérée de tous droits de mutation, que ce soit au titre d'une succession ou d'une donation.

Pour plus d'informations,
n'hésitez pas à contacter l'économe de la Communauté Mission de France, Père Daniel Chouin au 01 43 24 79 58

Bulletin d'abonnement ou de réabonnement

à renvoyer à :
MISSION DE FRANCE / LETTRE AUX COMMUNAUTÉS
BP 101 – 94171 LE PERREUX-SUR-MARNE CEDEX

NOM .....

Prénom .....

Adresse .....

.....

.....

Code postal ..... Ville .....

Abonnement* ❑ **Réabonnement*** ❑
* Mettez une croix dans les cases correspondantes

- **Lettre aux Communautés ordinaire** ❑ **40 €**
  de soutien ❑ **45 €**
- **Offre** pour les moins de **35 ans non abonnés** ❑ **20 €**

Je fais un don de : ..... €

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de "MDF - Lettre aux Communautés".

Ci-joint un chèque de : ..... €